This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

532
9

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
HERBERT EVELETH GREENE
Class of 1881
Professor of English
in the
Johns Hopkins University
1893–1925
GIVEN IN HIS MEMORY
BY HIS FAMILY
1945

Herbert Everett Greene
Paris, 1882.

THÉATRE

DE

BEAUMARCHAIS

Il a été tiré de ce livre

116 exemplaires sur papier Whatman.
50 — sur papier de Chine.
3 — sur parchemin.
2 — sur vélin.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

THÉATRE

DE

BEAUMARCHAIS

Avec une Notice et des Notes

PAR CH. BEAUQUIER

LE MARIAGE DE FIGARO

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 29

M DCCC LXXII

40532.7.9

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

LA FOLLE JOURNÉE

OU

LE MARIAGE DE FIGARO

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR M. DE BEAUMARCHAIS

Repréſentée pour la première fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le Mardi 27 Avril 1784

En faveur du badinage
Faites grâce à la raiſon.
Vaud. de la Piece.

PRÉFACE

En écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Piece bonne ou mauvaiſe; il n'eſt plus tems pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprens de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi première, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a fouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penfe. Le trait qui nous pourfuit, le mot qui importune refte enfeveli dans le cœur, pendant que la bouche fe venge en blâmant prefque tout le refte. De forte qu'on peut regarder comme un point établi au Théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus eft ce dont on parle le moins.

Il eft peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double afpect des comédies, & j'aurai fait encor un bon ufage de la mienne, fi je parviens en la fcrutant, à fixer l'opinion publique fur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eft-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE ?

A force de nous montrer délicats, fins connaiffeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrifie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amufer & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin ? des bégueules raffafiées qui ne favent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejetter. Déja ces mots fi rebattus, *bon ton, bonne compagnie*, toujours ajuftés au niveau de chaque infipide cotterie, & dont la latitude eft fi grande qu'on ne fait où ils commencent & finiffent, ont détruit la franche & vraie gaité qui diftinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantefque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui don-

nent un air ſi important, ſi ſupérieur, que nos jugeurs de comédies ſeraient déſolés de n'avoir pas à les prononcer ſur toutes les pieces de Théâtre, & vous connaîtrez à-peu-près ce qui garote le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, ſans laquelle il n'y a pourtant que du bel eſprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la ſociété ſont parvenus à ſe ſouſtraire à la cenſure dramatique : on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, ſans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oiſons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni reſpect pour les Magiſtrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, ſans avoir à l'inſtant ſur les bras, Fermes, Sous-fermes, Traites & Gabelles, Droits-réunis, Tailles, Taillons, le Trop-plein, le Trop-bu, tous les Impoſiteurs royaux. Il eſt vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offrirait ſous d'autres traits, l'obſtacle reſterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux, les Marquis, les Emprunteurs* de *Molière*, ſans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique Nobleſſe. Ses *Femmes ſavantes* irriteraient nos féminins bureaux d'eſprit; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever juſqu'au Théâtre l'œuvre ſublime du *Tartuffe?* Auſſi l'Auteur qui ſe compromet avec le Public

pour l'amuſer, ou pour l'inſtruire, au lieu d'intriguer à ſon choix ſon ouvrage, eſt-il obligé de tourniller dans des incidens impoſſibles, de perſifler au lieu de rire, & de prendre ſes modeles hors de la ſociété, crainte de ſe trouver mille ennemis, dont il ne connaiſſait aucun en compoſant ſon triſte Drame.

J'ai donc réfléchi que ſi quelque homme courageux ne ſecouait pas toute cette pouſſière, bientôt l'ennui des Pieces françaiſes porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, ſe change en une licence effrénée; où la jeuneſſe va ſe nourrir de groſſières inepties, & perdre, avec ſes mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & ſi je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'eſt-elle manifeſtée dans tous.

J'ai penſé, je penſe encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au Théâtre, ſans des ſituations fortes, & qui naiſſent toujours d'une diſconvenance ſociale, dans le ſujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ſes moyens, oſe admettre le crime atroce; les conſpirations, l'uſurpation du trône, le meurtre, l'empoiſonnement, l'inceſte dans *Œdipe* & *Phédre;* le fratricide dans *Vendôme;* le parricide dans *Mahomet;*

le régicide dans *Machbet*, &c., &c. La comédie, moins audacieuſe, n'excede pas les diſconvenances, parce que ſes tableaux ſont tirés de nos mœurs, ſes ſujets, de la ſociété. Mais comment frapper ſur l'avarice, à moins de mettre en ſcène un mépriſable avare? démaſquer l'hypocriſie, ſans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épouſant ſa fille & convoitant ſa femme?* un homme à bonnes fortunes, ſans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, ſans l'envelopper de fripons, s'il ne l'eſt pas déja lui-même?

Tous ces gens-là ſont loin d'être vertueux; l'Auteur ne les donne pas pour tels : il n'eſt le patron d'aucun d'eux; il eſt le peintre de leurs vices. Et parce que le lion eſt féroce, le loup vorace & glouton, le renard ruſé, cauteleux, la fable eſt-elle ſans moralité? quand l'Auteur la dirige contre un ſot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, ſa moralité eſt remplie : s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait ſon apologue ainſi : *le renard s'en ſaiſit, le dévore; mais le fromage était empoiſonné.* La fable eſt une comédie légère, & toute comédie n'eſt qu'un long apologue : leur différence eſt, que dans la fable les animaux ont de l'eſprit; & que dans notre comédie les hommes ſont ſouvent des bêtes, & qui pis eſt, des bêtes méchantes.

Ainſi, lorſque *Molière*, qui fut ſi tourmenté

par les ſots, donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole ſa caſſette, & l'injurie en face; eſt-ce des vertus ou des vices qu'il tire ſa moralité? Que lui importent ſes fantômes? c'eſt vous qu'il entend corriger. Il eſt vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de ſon tems, ne manquèrent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela était horrible! Il eſt auſſi prouvé que des envieux très-importans, ou des importans très-envieux ſe déchaînèrent contre lui. Voyez le ſévère *Boileau* dans ſon épître au grand *Racine*, venger ſon ami qui n'eſt plus, en rappellant ainſi les faits :

L'Ignorance & l'Erreur, à ſes naiſſantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venaient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur voulait la ſcène plus exacte;
Le Vicomte indigné, ſortait au ſecond acte :
L'un, défenſeur zèlé des dévôts mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnait au feu;
L'autre, fougueux Marquis, *lui déclarant la guerre,*
Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis XIV* qui fut ſi grand en protégeant les Arts, & ſans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'aurait pas un ſeul chef-d'œuvre de *Molière* ; on voit ce philoſophe Auteur ſe plaindre amèrement au Roi, que pour avoir démaſqué les hypocrites, ils imprimaient par-tout qu'il était *un*

libertin, un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILEGE de ce Roi qui le protégeait : rien là-deſſus n'eſt empiré.

Mais, parce que les perſonnages d'une Piece s'y montrent ſous des mœurs vicieuſes, faut-il les bannir de la Scène? Que pourſuivrait-on au Théâtre? les travers & les ridicules? cela vaut bien la peine d'écrire! ils ſont chez nous comme les modes; on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais ſe déguiſe en mille formes ſous le maſque des mœurs dominantes : leur arracher ce maſque & les montrer à découvert, telle eſt la noble tâche de l'homme qui ſe voue au Théâtre. Soit qu'il moraliſe en riant, ſoit qu'il pleure en moraliſant : Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les feſant voir tels qu'ils ſont. La comédie utile & véridique, n'eſt point un éloge menteur, un vain diſcours d'Académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la ſatyre odieuſe & perſonnelle : l'avantage de la première eſt de corriger ſans bleſſer. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juſte, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes ſont des ingrats :* quoique chacun ſoit bien près de penſer comme lui, perſonne

ne s'offenſera. Ne pouvant y avoir un ingrat, ſans qu'il exiſte un bienfaiteur; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs; on le ſent, & cela conſole. Que ſi l'humoriſte répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats;* on répliquera juſtement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été pluſieurs fois bienfaiteur :* cela conſole encor. Et c'eſt ainſi qu'en généraliſant, la critique la plus amère porte du fruit, ſans nous bleſſer; quand la ſatyre perſonnelle, auſſi ſtérile que funeſte, bleſſe toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette dernière, & je la crois un ſi puniſſable abus, que j'ai pluſieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magiſtrat pour empêcher que le Théâtre ne devint une arène de gladiateurs, où le Puiſſant ſe crût en droit de faire exercer ſes vengeances par les plumes vénales, & malheureuſement trop communes, qui mettent leur baſſeſſe à l'enchère.

N'ont-ils donc pas aſſez, ces Grands, des mille & un feuilliſtes, feſeurs de Bulletins, Afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choiſir un bien lâche, & dénigrer qui les offuſque? On tolère un ſi léger mal, parce qu'il eſt ſans conſéquence, & que la vermine éphémère démange un inſtant & périt; mais le Théâtre eſt un géant qui bleſſe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réſerver ſes grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'eſt donc ni le vice ni les incidens qu'il

amene, qui font l'indécence théatrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'ofe en tirer de fon fujet, voilà ce qui rend fa Piece équivoque ou vicieufe.

Lorfque je mis *Eugénie* au Théâtre (& il faut bien que je me cite, puifque c'eft toujours moi qu'on attaque) lorfque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Crieurs à la décence, jettaient des flammes dans les foyers fur ce que j'avais ofé montrer un Seigneur libertin, habillant fes Valets en Prêtres, & feignant d'époufer une jeune perfonne qui paraît enceinte au Théâtre, fans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la Piece a été jugée, finon le meilleur, au moins le plus moral des Drames, conftamment jouée fur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons efprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiffaient entièrement de l'abus qu'un homme puiffant & vicieux fait de fon nom, de fon crédit, pour tourmenter une faible fille, fans appui, trompée, vertueufe, & délaiffée. Ainfi tout ce que l'ouvrage a d'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'ofer porter la difconvenance fociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, Piece dans laquelle un père avoue à fa prétendue niece qu'elle eft fa fille illégitime : ce Drame eft auffi très-moral; parce qu'à travers les facrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y

montrer les devoirs qu'impofe la nature fur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureufe dureté des convenances fociales, ou plutôt leur abus, laiffe trop fouvent fans appui.

Entr'autres critiques de la Piece, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui difait gaiment à des dames : « L'Auteur, fans doute, eft un garçon Fripier, qui ne voit rien de plus élevé que des Commis des fermes, & des Marchands d'étoffes; & c'eft au fond d'un magafin qu'il va chercher les nobles amis, qu'il traduit à la Scène françaife. » Hélas! Monfieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'eft pas impoffible de les fuppofer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carroffes? Il faut un peu de vraifemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plaifanterie actuelle; mais comme cela même était une efpece de nouveauté, la Piece fut vivement pourfuivie. Il femblait que j'euffe ébranlé l'État; l'excès des précautions qu'on prit & des cris qu'on fit contre moi, décelait fur-tout la frayeur que certains vicieux de ce tems avaient de s'y voir démafqués. La Piece fut cenfurée quatre fois, cartonnée trois fois fur l'affiche, à l'inftant d'être jouée,

dénoncée même au Parlement d'alors; & moi, frappé de ce tumulte, je perſiſtais à demander que le Public reſtât le juge de ce que j'avais deſtiné à l'amuſement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me diſait tout bas : faites-nous donc des Pieces de ce genre, puiſqu'il n'y a plus que vous qui oſiez rire en face.

Un Auteur déſolé par la cabale & les criards, mais qui voit ſa Piece marcher, reprend courage; & c'eſt ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de ſon nom, l'on ſent vibrer le vieux mot Patrie) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, diſait-il, que la Piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monſeigneur, lui répondis-je, ſi je mettais une ſeconde fois ce caractère ſur la Scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en ſaurait quelque peu davantage, ce ſerait bien un autre bruit, & qui ſait s'il verrait le jour! Cependant, par reſpect, j'acceptai le défi; je compoſai cette *Folle Journée*, qui cauſe aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractère, un Prince auguſte, un eſprit noble & fier : le dirai-je ? il en fut content.

Mais quel piége, hélas! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie

du vain nom de *Folle Journée !* mon objet était bien de lui ôter quelque importance ; mais je ne ſavais pas encor à quel point un changement d'annonce, peut égarer tous les eſprits. En lui laiſſant ſon véritable titre, on eût lu *l'Epoux ſuborneur*. C'était pour eux une autre piſte ; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle Journée,* les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y ſera jamais ; & cette remarque un peu ſévère ſur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin,* ſi *Molière* eût appellé ſon Drame la *Sotiſe des alliances,* il eût porté bien plus de fruit : ſi *Regnard* eût nommé ſon *Légataire, la Punition du célibat,* la Piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne ſongea pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre ſur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler : *de l'Influence de l'Affiche !*

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* reſta cinq ans au porte-feuille ; les Comédiens ont ſu que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'eſt ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; ſoit qu'ils ſentiſſent avec le Public, que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts ; jamais Piece auſſi difficile n'a été jouée avec autant d'enſemble ; & ſi l'Auteur (comme on le dit) eſt reſté au deſſous de

lui-même; il n'y a pas un ſeul Acteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à ſa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il falut me faire des querelles de toute eſpece, ou céder aux inſtances univerſelles. Dès-lors auſſi les grands ennemis de l'Auteur, ne manquèrent pas de répandre à la Cour qu'il bleſſait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tiſſu de bétiſes*, la Religion, le Gouvernement, tous les états de la Société, les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raiſon*, ajoutait-on. Si les graves Meſſieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juſte; & la bourgeoiſe intégrité que je mets à mes citations, n'en fera que mieux reſſortir la noble infidélité des leurs.

Ainſi, dans *le Barbier de Séville* je n'avais qu'ébranlé l'État; dans ce nouvel eſſai, plus infâme & plus ſéditieux, je le renverſais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de ſacré ſi l'on permettait cet ouvrage. On abuſait l'autorité par les plus infidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puiſſans; on allarmait les Dames timorées; on me feſait des ennemis ſur le prie-Dieu des oratoires : & moi, ſelon les hommes & les lieux, je repouſſais la baſſe intrigue, par mon exceſſive patience, par la roideur de

mon refpect, l'obftination de ma docilité, par la raifon, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille; que refte-t-il des allufions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut compofé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encor germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat je ne demandais qu'un Cenfeur; on m'en accorda cinq ou fix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? la plus badine des intrigues. Un grand Seigneur efpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut féduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit époufer, & la femme du Seigneur, réuniffent pour faire échouer dans fon deffein un maître abfolu, que fon rang, fa fortune & fa prodigalité rendent tout puiffant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La Piece eft fous vos yeux.

D'où naiffaient donc ces cris perçans? De ce qu'au-lieu de pourfuivre un feul caractère vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis fur les bras qu'une feule claffe d'ennemis; l'Auteur a profité d'une compofition légère, ou plutôt a formé fon plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui défolent la Société. Mais comme ce n'eft pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Cenfeur éclairé; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le Théâtre. Il

a donc fallu l'y ſouffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec ſcandale,

Cette Piece où l'on peint un inſolent valet
Diſputant ſans pudeur ſon épouſe à ſon maître.

M. GUDIN.

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce ſujet moral, une Tragédie bien ſanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro;* dans ſa jalouſe fureur je lui auraïs fait noblement poignarder le Puiſſant vicieux ; & comme il aurait vengé ſon honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal ſur un peuple déſolé; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait je crois bleſſé perſonne ; on eût crié *bravo; ouvrage bien moral.* Nous étions ſauvés, moi & mon *Figaro* ſauvage.

Mais ne voulant qu'amuſer nos Français & non faire ruiſſeler les larmes de leurs épouſes ; de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce temps-là, prodigue, aſſez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce temps-là. Mais qu'oſerait-on dire au Théâtre d'un Seigneur, ſans les offenſer tous, ſinon de lui reprocher ſon trop de galanterie ! N'eſt-ce pas là le défaut le moins conteſté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup,

d'ici, rougir modeſtement (& c'eſt un noble effort) en convenant que j'ai raiſon.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le reſpect généreux de ne lui preter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été bleſſer toutes les vraiſemblances? Concluez donc en faveur de ma Piece, puiſqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuſe n'aurait produit aucun mouvement comique, ſi je ne lui avais gaiment oppoſé l'homme le plus dégourdi de ſa nation, *le véritable Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, ſa propriété, ſe moque des projets de ſon maître, & s'indigne très-plaiſamment qu'il oſe joûter de ruſe avec lui, maître paſſé dans ce genre d'eſcrime.

Ainſi, d'une lutte aſſez vive entre l'abus & la puiſſance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occaſion, tout ce que la ſéduction a de plus entraînant; & le feu, l'eſprit, les reſſources que l'infériorité piquée au jeu, peut oppoſer à cette attaque; il naît dans ma Piece un jeu plaiſant d'intrigue, où l'*époux ſuborneur*, contrarié, laſſé, harraſſé, toujours arrêté dans ſes vues, eſt obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de ſa femme, qui bonne, indulgente & ſenſible finit par lui pardonner : c'eſt ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Meſſieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prens? accueillez-en une plus ſé-

vère qui bleſſe vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'eſt qu'un Seigneur aſſez vicieux pour vouloir proſtituer à ſes caprices tout ce qui lui eſt ſubordonné, pour ſe jouer dans ſes domaines, de la pudicité de toutes ſes jeunes vaſſales, doit finir comme celui-ci, par être la riſée de ſes valets. Et c'eſt ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, lorſqu'en fureur au cinquieme Acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidele, montre à ſon jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio; conduis devant ſon juge, l'infâme qui m'a deshonoré;* & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien auſſi qu'à votre tour!...*

Cette profonde moralité ſe fait ſentir dans tout l'ouvrage; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adverſaires qu'à travers ſa forte leçon il a porté la conſidération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de ſon pinceau; je leur ferais remarquer que, croiſé dans tous ſes projets, le Comte *Almaviva* ſe voit toujours humilié, ſans être jamais avili.

En effet, ſi la Comteſſe uſait de ruſe pour aveugler ſa jalouſie dans le deſſein de le trahir; devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ſes pieds ſon époux, ſans le dégrader à nos yeux. La vicieuſe intention de l'épouſe, briſant un lien reſpecté; l'on reprocherait juſte-

ment à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâmâbles : car nos jugemens ſur les mœurs ſe rapportent toujours aux femmes ; on n'eſtime pas aſſez les hommes pour tant exiger d'eux ſur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, eſt que nul ne veut faire une tromperie au Comte, mais ſeulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'eſt la pureté des motifs qui ſauve ici les moyens, du reproche ; & de cela ſeul, que la Comteſſe ne veut que ramener ſon mari ; toutes les confuſions qu'il éprouve ſont certainement très-morales ; aucune n'eſt aviliſſante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'Auteur oppoſe à ce mari peu délicat, la plus vertueuſe des femmes par goût & par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé ; quand l'expoſe-t-on à vos regards ? dans le moment critique où ſa bienveillance pour un aimable enfant, ſon filleul, peut devenir un goût dangereux, ſi elle permet au reſſentiment qui l'apuie, de prendre trop d'empire ſur elle. C'eſt pour faire mieux ſortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux priſes avec un goût naiſſant qui le combat. Oh ! combien on s'eſt étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuſer d'indécence ! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princeſſes ayent des paſſions bien allumées qu'elles com-

battent plus ou moins; & l'on ne ſouffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puiſſe lutter contre la moindre faibleſſe! O grande *influence de l'Affiche!* jugement ſûr & conſéquent! avec la différence du genre, on blâme ici, ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux cas c'eſt toujours le même principe; point de vertu ſans ſacrifice.

J'oſe en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva!* Diſtingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, ſi quelqu'intérêt importun tendant trop à les diſſiper, ne vous avertiſſait enfin qu'il eſt tems de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari, n'eſt pas ici ce qui nous touche; un regret auſſi perſonnel eſt trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt de la voir lutter franchement contre un goût naiſſant qu'elle blâme, & des reſſentimens légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener ſon infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux ſacrifices pénibles de ſon goût & de ſa colère, on n'a nul beſoin d'y penſer pour applaudir à ſon triomphe; elle eſt un modele de vertu; l'exemple de ſon ſexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphyſique de l'honnêteté des Scènes; ſi ce principe avoué, de toute décence théatrale, n'a point frappé nos juges à la repréſentation; c'eſt vainement que j'en étendrais ici le développement, les conſéquences; un tri-

bunal d'iniquité n'écoute point les défenſes de l'accuſé qu'il eſt chargé de perdre; & ma Comteſſe n'eſt point traduite au Parlement de la nation : c'eſt une Commiſſion qui la juge.

On a vu la légère eſquiſſe de ſon aimable caractère, dans la charmante Piece d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'Officier, n'y parut blâmable à perſonne; quoique la tournure des Scènes pût laiſſer à penſer que la ſoirée eût fini d'autre manière, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureuſement*. Heureuſement auſſi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur : chacun ſe livra de bonne-foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête & ſenſible, qui réprime ſes premiers goûts, & notez que dans cette Piece, l'époux ne paraît qu'un peu ſot; dans la mienne, il eſt infidele; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défens, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe! Le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte, aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite; ſa maîtreſſe & ſon fiancé. C'eſt que, dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la

Piece, il n'y a pas une phrafe, un mot, qui ne refpire la fageffe & l'attachement à fes devoirs : la feule rufe qu'elle fe permette, eft en faveur de fa maîtreffe, à qui fon dévoûment eft cher, & dont tous les vœux font honnêtes.

Pourquoi, dans fes libertés fur fon maître, *Figaro* m'amufe-t-il, au lieu de m'indigner? C'eft que, l'oppofé des valets, il n'eft pas, & vous le favez, le malhonnête homme de la Piece : en le voyant forcé par fon état, de repouffer l'infulte avec adreffe; on lui pardonne tout, dès qu'on fait qu'il ne rufe avec fon Seigneur, que pour garantir ce qu'il aime, & fauver fa propriété.

Donc, hors le Comte & fes agens, chacun fait dans la Piece à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils difent du mal les uns des autres; c'eft une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du fiecle; on paffe la vie à ne faire autre chofe! Il eft même tellement reçu de déchirer fans pitié les abfens, que moi, qui les défens toujours, j'entens murmurer très-fouvent : quel diable d'homme, & qu'il eft contrariant! il dit du bien de tout le monde!

Eft-ce mon Page, enfin, qui vous fcandalife, & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, ferait-elle dans l'acceffoire? O cenfeurs délicats! beaux efprits fans fatigue! inquifiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années; foyez juftes une

fois, ſans tirer à conſéquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur; cherchant tout, ſans rien démêler; idolâtre, ainſi qu'on l'eſt à cet âge heureux, d'un objet céleſte pour lui, dont le haſard fit ſa maraine, eſt-il un ſujet de ſcandale? Aimé de tout le monde au château; vif, eſpiégle & brûlant, comme tous les enfans ſpirituels; par ſon agitation extrême, il dérange dix fois, ſans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'eſt plus un enfant; mais il n'eſt pas encor un homme : & c'eſt le moment que j'ai choiſi, pour qu'il obtint de l'intérêt, ſans forcer perſonne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inſpire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Cenſeurs! ce n'eſt pas là le mot : vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéreſſé : on ne l'aime donc pas encor; on ſent qu'un jour on l'aimera. Et c'eſt ce que l'Auteur a mis avec gaîté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh! dans trois ou quatre ans, je vous prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien!...*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le feſons exprès tutoyer par *Figaro*. Suppoſez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés? Voyez-le à la fin de ſon rôle; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la main à l'épée aux premieres

railleries du Comte, ſur le quiproquo d'un ſoufflet. Il ſera fier, notre étourdi! mais c'eſt un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie? Que lui voulaient-elles? hélas! rien : c'était de l'intérêt auſſi; mais, comme celui de la Comteſſe, un pur & naïf intérêt : un intérêt... ſans intérêt.

Mais eſt-ce la perſonne du Page ou la conſcience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à ſe rencontrer dans la Piece? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre ſur ſa voie; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'eſt amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus abſolu chez lui, dès qu'il ſuit un projet coupable, peut être mis au déſeſpoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de ſe rencontrer ſur ſa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractère vif & bouillant que je lui ai donné, je ſerai coupable à mon tour, ſi je le montre ſur la Scène. Mais à treize ans qu'inſpire-t-il? Quelque choſe de ſenſible & doux, qui n'eſt amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impreſſions, ſi nous vivions dans un ſiecle moins chaſte, dans un de ces ſiecles de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs ſerres chaudes, les Grands mariaient leurs enfans à douze ans, & feſaient plier la nature,

la décence & le goût aux plus ſordides convenances, en ſe hâtant ſur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encor moins formables, dont le bonheur n'occupait perſonne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages, qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin : & le caractère de mon Page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le moraliſte apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le ſeul qui ſemble y déroger, eſt le rôle de *Marceline.*

Coupable d'un ancien égarement, dont ſon *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, ſe voir au moins punie par la confuſion de ſa faute, lorſqu'elle reconnaît ſon fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille ſéduite, eſt celle des hommes, & non la ſienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?

Il l'a fait, Cenſeurs raiſonnables! étudiez la Scène ſuivante, qui ſefait le nerf du troiſieme Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévère n'obſcurcit la gaité de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la Coquette, ou Coquine du *Miſantrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amans, il la laiſſe avilie

ſous les coups qu'il lui a portés; il a raiſon; qu'en ferait-il? vicieuſe par goût & par choix; veuve aguérie; femme de Cour; ſans aucune excuſe d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme; il l'abandonne à nos mépris, & telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaiſſance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuſe, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la Scène.

BRID'OISON

(Parlant de Figaro qui vient de reconnaître ſa mère en Marceline).

C'eſt clair : i-il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? Vous m'aviez juré.....

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils ſouvenirs engageaient, on ſerait tenu d'épouſer tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et ſi l'on y regardait de ſi près, pè-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, s'échauffant par degrés.

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! Je n'entens pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étais née, moi, pour être sage, & je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiégent, pendant que la misère nous poignarde; que peut opposer une enfant, à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la regle.

MARCELINE vivement.

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris, les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse: vous, & vos Magistrats si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister! Est-il un seul état pour les malheureuses filles? elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO.

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE exaltée.

Dans les rangs, même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes; ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE à part.

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouse, une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où t'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans

qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour ſavoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiète. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils ceſſent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau; & maintenant que la Piece eſt connue, ſi les Comédiens avaient le courage de le reſtituer à ma prière, je penſe que le Public leur en ſaurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme e fus forcé de le faire à certains cenſeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéreſſer pour une femme de mauvaiſes mœurs. — Non, Meſſieurs, je n'en parle pas pour excuſer ſes mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres ſur le point le plus deſtructeur de toute honnêteté publique; *la corruption des jeunes perſonnes;* & j'avais raiſon de le dire que vous trouvez ma Piece trop gaie, parce qu'elle eſt ſouvent trop ſévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* eſt un ſoleil tournant, qui brûle, en jailliſſant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde eſt exagéré. Qu'on me ſache gré du moins s'il ne brûle pas auſſi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître :

au tems qui court on a beau jeu ſur cette matière au Théâtre. M'eſt-il permis de compoſer en Auteur qui ſort du collége, de toujours faire rire des enfans, ſans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me paſſer un peu de morale, en faveur de ma gaité; comme on paſſe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raiſon?

Si je n'ai verſé ſur nos ſotiſes qu'un peu de critique badine, ce n'eſt pas que je ne ſache en former de plus ſévères : quiconque a dit tout ce qu'il ſait, dans ſon ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me preſſent, pour un des ſujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui ſur mon chantier : *la Mère Coupable;* & ſi le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever; mon projet étant d'y faire verſer des larmes à toutes les femmes ſenſibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes ſituations; j'y prodiguerai les traits de la plus auſtère morale, & je tonnerai fortement ſur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Meſſieurs, à me tourmenter de nouveau; ma poitrine a déjà grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au ſervice de votre colère.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouiſſez de tout ſans prendre parti ſur rien : jeunes perſonnes modeſtes & timides, qui vous plaiſez à ma *Folle Journée,* (& je n'entreprens ſa défenſe que pour juſtifier votre goût:) lorſque vous ver-

rez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Piece, tout blâmer ſans rien déſigner, ſur-tout la trouver indécente; examinez bien cet homme-là; ſachez ſon rang, ſon état, ſon caractère; & vous connaîtrez ſur le champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme *l'Abbé Bazile*, peuvent calomnier; *ils médiraient qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encor de ces libelliſtes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatiſfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infâmes contre l'Auteur, pendant que l'on jouait ſa Piece. Ils ſavent que je les connais : ſi j'avais eu deſſein de les nommer, ç'aurait été au miniſtère public; leur ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du Public ſur une auſſi lâche épigramme! ſemblables à ces vils charlatans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur ſert d'enſeigne.

Non, je cite nos importans, qui bleſſés, on ne ſait pourquoi, des critiques ſemées dans l'ouvrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer de venir aux noces.

C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir d'en

bas au Spectacle, dans le très-plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'Auteur, & se retirant aussitôt pour céler un peu de grimace; emportés par un mot de la scène, & soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaité, jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en fesant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissemens, lancer sur le Public un regard méprisant, dont il est écrasé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Molière*, lequel outré du succès de *l'Ecole des femmes* criait des balcons au Public, *ris donc*, *Public*, *ris donc!* En vérité c'est un plaisir, & j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échaufait dans le foyer (même d'honnêtes Plébéyens) sur ce qu'ils nommaient spirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard sec & brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, & dit en s'en allant : *Nos Français sont comme les enfans qui braillent quand on les éberne*. Il avait du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler: mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un

murmure defcendre des loges à cette réponfe de *Figaro?*

LE COMTE.

Une réputation déteftable!

FIGARO.

Et fi je vaux mieux qu'elle; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiffent en dire autant?

Je dis moi, qu'il n'y en a point; qu'il ne faurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obfcur ou peu connu peut valoir mieux que fa réputation, qui n'eft que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un fot en place, en paraît une fois plus fot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & fa naiffance ont placé fur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut prefque toujours moins que fa réputation s'il parvient à la rendre mauvaife. Une affertion fi fimple & fi loin du farcafme, devait-elle exciter le murmure? fi fon application paraît fâcheufe aux Grands peu foigneux de leur gloire; en quel fens fait-elle épigramme fur ceux qui méritent nos refpects, & quelle maxime plus jufte au Théâtre, peut fervir de frein aux Puiffans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

Non qu'il faille oublier (a dit un Ecrivain

ſévère; & je me plais à le citer, parce que je ſuis de ſon avis.) « Non qu'il faille oublier, dit-il, « ce qu'on doit aux rangs élevés; il eſt juſte au « contraire que l'avantage de la naiſſance ſoit le « moins conteſté de tous; parce que ce bienfait « gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, « vertus, ou qualités des aïeux de qui le reçut, « ne peut aucunement bleſſer l'amour-propre de « ceux auxquels il fut refuſé : parce que dans « une monarchie ſi l'on ôtait les rangs intermé- « diaires, il y aurait trop loin du monarque aux « ſujets; bien-tôt on n'y verrait qu'un deſpote & « des eſclaves : le maintien d'une échelle gra- « duée du laboureur au potentat, intéreſſe égale- « ment les hommes de tous les rangs, & peut- « être eſt le plus ferme appui de la conſtitution « monarchique ».

Mais quel Auteur parlait ainſi? qui feſait cette profeſſion de foi ſur la nobleſſe, dont on me ſuppoſe ſi loin? C'était Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grande & ſévère queſtion, qui décida bien-tôt de l'honneur d'un Noble & du ſien. Dans l'ouvrage que je défens on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens ſeuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais; voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc, les abus ſont-ils devenus ſi ſacrés, qu'on n'en puiſſe attaquer aucun ſans lui trouver vingt défenſeurs?

Un avocat célèbre, un magiſtrat reſpectable,

iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oison?* Ce mot de *Figaro* fur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'eft dégrader le plus noble inftitut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat; & mon refpect pour la magiftrature ne fera pas plus fufpecté, quand on faura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau fuivant, auffi tiré d'un moralifte, lequel parlant des Magiftrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aifé voudrait, pour le plus « modique honoraire, faire le métier cruel de fe « lever à quatre heures, pour aller au Palais tous « les jours s'occuper fous des formes prefcrites, « d'intérêts qui ne font jamais les fiens; d'éprou- « ver fans ceffe l'ennui de l'importunité, le dé- « goût des follicitations, le bavardage des Plai- « deurs, la monotonie des Audiences, la fatigue « des délibérations, & la contention d'efprit « néceffaire aux prononcés des Arrêts, s'il ne fe « croyait pas payé de cette vie laborieufe & pé- « nible, par l'eftime & la confidération publi- « ques? & cette eftime eft-elle autre chofe qu'un « jugement, qui n'eft même auffi flatteur pour « les bons Magiftrats, qu'en raifon de fa rigueur « exceffive contre les mauvais? »

Mais quel Ecrivain m'inftruifait ainfi par fes leçons; Vous allez croire encor que c'eft Pierre-Augustin; vous l'avez dit, c'eft lui, en 1773, dans fon quatrieme Mémoire en défen-

dant jusqu'à la mort, sa triste existence attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer; & je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de sapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhensibles au Théâtre : votre monologue sur-tout, contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence! — Eh! croyez-vous, Messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure & l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? que je n'aye pas dû justifier ce que j'avais osé écrire? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *Que les sotises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Est-ce donc là une vérité d'une conséquence dangereuse? Au lieu de ces inquisitions puériles & fatiguantes & qui seules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais; si, comme en Angleterre, on était assez sage ici pour traiter les sotises avec ce mépris qui les tue; loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pouriraient en germant, & ne se propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, est la faiblesse de les craindre : ce qui fait vendre les sotises, est la sotise de les défendre.

Et comment conclut *Figaro? Que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flateur; & qu'il n'y a que les petits-hommes, qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire? des mo-

ralités infidieufes, ou des maximes réfléchies, auffi juftes qu'encourageantes?

Suppofez-les le fruit des fouvenirs. Lorfque fatisfait du préfent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paffé; qui peut avoir droit de s'en plaindre? & fi, ne défignant ni tems, ni lieu, ni perfonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes defirables; n'eft-ce pas aller à fon but?

La Folle Journée explique donc comment dans un temps profpère, fous un Roi jufte, & des Miniftres modérés, l'Ecrivain peut tonner fur les oppreffeurs, fans craindre de bleffer perfonne. C'eft pendant le règne d'un bon Prince qu'on écrit fans danger l'hiftoire des méchans Rois; & plus le Gouvernement eft fage, eft éclairé, moins la liberté de dire eft en preffe : chacun y fefant fon devoir, on n'y craint pas les allufions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il eft forcé d'eftimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au dehors, & nous y donne une forte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque Peuple tient à fon culte, & chérit fon Gouvernement. Nous ne fommes pas reftés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-deffus d'eux. Notre Littérature feule, eftimée de toutes les

nations, étend l'empire de la langue françaiſe & nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée qui juſtifie en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger avec les gens de lettres; les talens perſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, & les archives académiques ſe remplir preſque également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée*.

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſait un ſoir au Spectacle : expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre Piece, on trouve autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de votre ſtyle? — De mon ſtyle, Monſieur? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaiſſant rien d'inſipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout eſt bleu, où tout eſt roſe, où tout eſt l'Auteur, quel qu'il ſoit.

Lorſque mon ſujet me faiſit, j'évoque tous mes perſonnages & les mets en ſituation : — ſonge à toi *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vîte *Chérubin;* c'eſt le Comte que vous touchez. — Ah! Comteſſe quelle imprudence avec un époux ſi violent! — Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien; c'eſt ce qu'ils feront qui

m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, ſûr qu'ils ne me tromperont pas, que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la ſenſibilité de la Comteſſe, qui n'a pas la gaité de *Suzanne*, qui n'a pas l'eſpieglerie du Page, & ſur-tout aucun d'eux, la ſublimité de *Brid'oiſon* : chacun y parle ſon langage : eh! que le Dieu du naturel les préſerve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher ſi j'ai dû leur prêter mon ſtyle.

Quelques malveillans ont voulu jetter de la défaveur ſur cette phraſe de *Figaro : ſommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeſte ils ont feint d'appercevoir : *que je répands une lumière décourageante ſur l'état pénible du Soldat; & il y a des choſes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute ſa force l'argument de la méchanceté; reſte à en prouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paye, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſais de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers; on me demanderait juſtement compte d'un mot indiſcrètement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a

jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro*. Que ce fou là ſe montre, s'il exiſte; nous l'enverrons étudier ſous le Philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvait également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire ſans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir eſt d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu! ſi j'avais fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entens louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe! A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV* prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque : *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Maréchal?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande ſotiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon Armée : vous

moquez-vous donc, Sire, de vous expofer dans un fleuve? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir befoin d'avancement ou de fortune!

Ainfi l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du fiecle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotifme & la gloire! un miférable calcul d'intérêt eût été, felon lui, le feul principe de la bravoure! il eût dit là un affreux mot! & fi j'en avais pris le fens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiffons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hazard, fans fe rendre compte de rien; s'extâfier fur une fotife, qui n'a jamais pu être dite, & profcrire un mot jufte & fimple, qui ne montre que du bon fens.

Un autre reproche affez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eft d'avoir affigné pour retraite à la Comteffe un certain couvent d'*Urfulines*. *Urfulines!* a dit un feigneur joignant les mains avec éclat. *Urfulines!* a dit une dame en fe renverfant de furprife fur un jeune Anglais de fa loge. *Urfulines!* ah Mylord! fi vous entendiez le français!... Je fens, je fens beaucoup, Madame, dit le jeune homme en rougiffant. — C'eft qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Urfulines!* Abbé, parlez-nous donc! L'Abbé, (toujours appuyée fur l'Anglais) comment trouvez-vous *Urfulines*? Fort indécent, répond l'Abbé, fans ceffer de lorgner Suzanne; & tout le beau monde a répété, *Urfulines eft*

fort indécent. Pauvre Auteur! on te croit jugé, quand chacun ſonge à ſon affaire. En vain j'eſſayais d'établir que, dans l'évenement de la Scène, moins la Comteſſe a deſſein de ſe cloître, plus elle doit le feindre & faire croire à ſon époux que ſa retraite eſt bien choiſie : ils ont proſcrit mes *Urſulines!*

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme! j'avais été juſqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Piece, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils eſtimaient qu'il fût *décent* que l'on fît entrer la Comteſſe? A moi, cela m'était égal; je l'aurais miſe où l'on aurait voulu; aux *Auguſtines*, aux *Céleſtines*, aux *Clairettes*, aux *Viſitandines*, même aux *Petites Cordelières*, tant je tiens peu aux *Urſulines!* Mais on agit ſi durement!

Enfin, le bruit croiſſant toujours; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laiſſé le mot *Urſulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de ſoi, de tout l'eſprit qu'il avait montré, s'eſt appaiſé ſur *Urſulines*, & l'on a parlé d'autre choſe.

Je ne ſuis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En diſant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma Piece; & s'ils ſentaient ſeulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaiſir à la faire, il n'y aurait perſonne d'affligé. Le malheur eſt qu'ils ne rient point; & ils ne rient point à ma Piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais pluſieurs ama-

teurs, qui ſont même beaucoup maigris depuis le ſuccès du *Mariage :* excuſons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'enſemble & de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaité; à un dialogue aſſez vif, dont la facilité nous cache le travail, ſi l'Auteur a joint une intrigue aiſément filée, où l'art ſe dérobe ſous l'art, qui ſe noue & ſe dénoue ſans ceſſe, à travers une foule de ſituations comiques, de tableaux piquans & variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même ſpectacle; (eſſai que nul homme de lettres n'avait encor oſé tenter!) que reſtait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite? attaquer, pourſuivre l'Auteur par des injures verbales, manuſcrites, imprimées; c'eſt ce qu'on a fait ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengeance que je me ſois permiſe. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingts ans il portera ſon fruit. Les Auteurs de ce tems-là compareront leur ſort au nôtre; & nos enfans ſauront à quel prix on pouvait amuſer leurs pères.

Allons au fait; ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots?
Recevoir, prendre & demander;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſan, le définit dans ces termes ſévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point? Si c'eſt un mal, le remede ſerait pire : il faudrait poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il n'y a point de ſynonyme en français, entre *l'homme de la Cour*, *l'homme de Cour*, & *le Courtiſan par métier*.

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint ſeulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe : que ſi cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, ſans intérêt; ſi, loin de jamais nuire à perſonne, il ſe fait eſtimer de ſes maîtres, aimer de ſes égaux, & reſpecter des autres; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaiſir, s'il en était queſtion.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins l'énoncé d'un état, que le

réſumé d'un caractère adroit, liant, mais réſervé ; preſſant la main de tout le monde en gliſſant chemin à travers; menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir; ne ſe feſant point d'ennemis, mais donnant près d'un foſſé, dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête; laiſſant à part tout préjugé qui pourrait ralentir ſa marche; ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin...

> *Prenant tout, pour le faire court,*
> *En véritable* homme de Cour.
>
> LA FONTAINE.

Cette acception n'eſt pas auſſi défavorable que celle du *Courtiſan par métier*, & c'eſt l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier; quand, parcourant tous les poſſibles, je le montrerais avec ſon maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions ſans en juſtifier une; ſe donnant l'air du *protégement* pour ſe faire chef de parti; dénigrant tous les concurrens qui balanceraient ſon crédit; feſant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer; vendant ſes maîtreſſes à ſon maître, lui feſant payer ſes

plaifirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudrait toujours revenir au diftique de *Figaro. Recevoir, prendre & demander; voilà le fecret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point; il y en eut, dit-on, fous *Henri III*, fous d'autres Rois encor, mais c'eft l'affaire de l'hiftorien; & quant à moi, je fuis d'avis que les vicieux du fiecle en font comme les Saints; qu'il faut cent ans pour les canonifer. Mais puifque j'ai promis la critique de ma Piece, il faut enfin que je la donne.

En général fon grand défaut eft *que je ne l'ai point faite en obfervant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui exifte, & ne rappelle jamais l'image de la fociété où l'on vit; que fes mœurs baffes & corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'eft ce qu'on lifait dernierement dans un beau difcours imprimé, compofé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'efprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais ufage de cette allure oblique & torfe avec laquelle un Sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du ftilet au flanc, je fuis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération paffée reffemblait beaucoup à ma Piece; que la génération future lui reffemblera beaucoup auffi; mais que pour la génération préfente, elle ne lui reffemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari fuborneur, ni

ſeigneur libertin, ni courtiſan avide, ni juge ignorant ou paſſionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur baſſement jaloux. Et que ſi des ames pures, qui ne s'y reconnaiſſent point du tout, s'irritent contre ma Piece & la déchirent ſans relâche, c'eſt uniquement par reſpect pour leurs grands-pères, & ſenſibilité pour leurs petits-enfans. J'eſpère, après cette déclaration, qu'on me laiſſera bien tranquille; ET J'AI FINI.

CARACTERES ET HABILLEMENS

DE LA PIECE.

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ſes manières. Dans les mœurs *de ce tems-là* les Grands traitaient en badinant toute entrepriſe ſur les femmes. Ce rôle eſt d'autant plus pénible à bien rendre, que le perſonnage eſt toujours ſacrifié. Mais joué par un comédien excellent (*M. Molé*), il a fait reſſortir tous les rôles, & aſſuré le ſuccès de la Piece.

Son vêtement du premier & ſecond Actes eſt un habit de chaſſe avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien coſtume eſpagnol. Du troiſieme Acte juſqu'à la fin, un habit ſuperbe de ce coſtume.

LA COMTESSE, agitée de deux ſentimens contraires, ne doit montrer qu'une ſenſibilité réprimée, ou une colère très-modérée; rien ſurtout qui dégrade aux yeux du ſpectateur ſon caractère aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la Pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle *Saint-Val*, cadette.

Son vetement du premier, ſecond & quatrieme Actes, eſt une lévite commode, & nul ornement ſur la tête : elle eſt chez elle, & cenſée incommodée. Au cinquieme Acte, elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'Acteur qui jouera ce rôle, de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaité & de saillies, sur-tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier Comique du Théâtre, M. *Préville*, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui sauroit en saisir les nuances multipliées, & pourrait s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Séville*.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle & rieuse, mais non de cette gaité presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; son joli caractère est dessiné dans la Préface, & c'est-là que l'Actrice qui n'a point vu Mlle *Contat* doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes, est un juste blanc à basquines, très-élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrieme Acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme Acte la lévite de sa maîtresse, & nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractère. Si l'Actrice qui le joue s'eleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui suit la reconnaissance du troisieme Acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse,

qui ſe diſſipe par degrés; de ſorte qu'au cinquieme Acte on n'en apperçoive preſque plus.

Son vêtement eſt celui d'un payſan eſpagnol, où les manches pendent par derrière; un chapeau & des ſouliers blancs.

FANCHETTE eſt une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit eſt un juſte brun avec des ganches & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes ſur la tête. Il ſera celui des autres payſannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune & très-jolie femme; nous n'avons point à nos Théâtres de très-jeune homme aſſez formé pour en bien ſentir les fineſſes. Timide à l'excès devant la Comteſſe, ailleurs un charmant poliſſon; un deſir inquiet & vague eſt le fond de ſon caractère. Il s'élance à la puberté, mais ſans projet, ſans connaiſſances, & tout entier à chaque événement; enfin il eſt ce que toute mère, au fond du cœur voudrait peut-être que fût ſon fils, quoiqu'elle dût beaucoup en ſouffrir.

Son riche vêtement, au premier & ſecond Actes, eſt celui d'un Page de Cour eſpagnol, blanc & brodé d'argent; le léger manteau bleu ſur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme Acte, il a le corſet, la jupe & la toque des jeunes payſannes qui l'amenent. Au cinquieme Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

BARTHOLO. Le caractère & l'habit comme dans *le Barbier de Séville;* il n'eſt ici qu'un rôle ſecondaire.

BAZILE. Caractère & vêtement comme dans *le Barbier de Séville.* Il n'eſt auſſi qu'un rôle ſecondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne & franche aſſurance des Bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'eſt qu'une grâce de plus, qui doit être à peine ſentie, & l'Acteur ſe tromperait lourdement & jouerait à contre-ſens, ſ'il y cherchait le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractère; & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, preſque une ſoutanne; une groſſe perruque, une gonille, ou rabat eſpagnol au col, & une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge; mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Criſpin, mais portée à ſon côté ſans ceinture de cuir. Point de bottines, une chauſſure noire, une perruque blanche naiſſante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de *Fanchette.*

PÉDRILLE. En veſte, gilet, ceinture, fouet, & bottes de poſte, une récille ſur la tête, chapeau de courier.

PERSONNAGES MUETS, les uns en habits de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du Théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque Scène le nom des perſonnages dans l'ordre où le ſpectateur les voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la Scène, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales; le relâchement dans la tradition donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans le jeu des Pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de Société.

LE MARIAGE DE FIGARO

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand Corrégidor d'Andalousie* . . . . . M. MOLÉ.
LA COMTESSE, *sa femme* . Mlle SAINT-VAL.
FIGARO, *valet-de-chambre du Comte & concierge du château* . . . . . M. D'AZINCOURT.
SUZANNE, *première camarriste de la Comtesse, & fiancée de Figaro*. . . . . Mlle CONTAT.
MARCELINE, *Femme de charge* . . . . . Mad. BELLECOURT.
& ensuite Mlle LA CHASSAIGNE.
ANTONIO, *Jardinier du château, oncle de Suzanne & pere de Fanchette*. . . . . M. BELMONT.
FANCHETTE, *Fille d'Antonio*. . . . . Mlle LAURENT.
CHÉRUBIN, *premier page du Comte*. . . . . Mlle OLIVIER.
BARTHOLO, *Médecin de Séville* . . . . . M. DESESSARTS.
BAZILE, *Maître de clavecin de la Comtesse* . . . . . M. VANHOVE.
DON GUSMAN BRID'OISON, *Lieutenant du Siége*. M. PRÉVILLE.
& ensuite M. DUGAZON.
DOUBLE-MAIN, *Greffier, Secrétaire de Don Gusman*. M. MARSY.
UN HUISSIER-AUDIENCIER . . . . . M. LA ROCHELLE.
GRIPPE-SOLEIL, *jeune pastoureau* . . . . . M. CHAMPVILLE.
UNE JEUNE BERGERE. . . Mlle DANTIER.
PEDRILLE, *Piqueur du Comte* . . . . . M. FLORENCE.

Personnages muets.

TROUPE DE VALETS. TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

La Scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

LA FOLLE JOURNÉE

OU

LE MARIAGE DE FIGARO

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une chambre à demi-démeublée; un grand fauteuil de malade eſt au milieu. FIGARO, avec une toiſe, meſure le plancher. SUZANNE attache à ſa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appellé Chapeau de la Mariée.

SCÈNE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds ſur vingt-ſix.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit Chapeau : le trouves-tu mieux ainſi?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaiſon, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé ſur la tête d'une belle fille, eſt doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE *ſe retire.*

Que meſure-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, ſi ce beau lit que Monſeigneur nous donne, aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la céde.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encor?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raiſon.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

O! quand elles ſont ſûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raiſon ferait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon ſerviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prens de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, ſi Madame eſt incommodée, elle ſonnera de ſon côté; zeſte, en deux pas, tu es chez elle. Monſeigneur veut-il

quelque chofe? il n'a qu'à tinter du fien; crac, en trois fauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais, quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne & longue commiffion : zefte, en deux pas il eft à ma porte, & crac, en trois fauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh qu'eft-ce qu'il y a? Bon Dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtifer les beautés des environs, Monfieur le Comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez fa femme; c'eft fur la tienne, entens-tu, qu'il a jetté fes vues, auxquelles il efpère que ce logement ne nuira pas. Et c'eft ce que le loyal Bazile, honnête agent de fes plaifirs, & mon noble maître à chanter, me répete chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! ſi jamais volée de bois vert, appliquée ſur une échine, a duement redreſſé la moële épinière à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais aſſez fait pour l'eſpérer.

SUZANNE.

Que les gens d'eſprit ſont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'eſt qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprens qu'il la deſtine à obtenir de moi, ſecretement, certain quart-d'heure, ſeul à ſeule, qu'un ancien droit du Seigneur... Tu ſais s'il était triſte!

FIGARO.

Je le fais tellement que, ſi Monſieur le Comte en ſe mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'euſſe épouſée dans ſes domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; & c'eſt de ta fiancée qu'il veut le racheter en ſecret aujourd'hui.

FIGARO *ſe frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de ſurpriſe; & mon front fertiliſé...

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE *riant.*

S'il y venait un petit bouton; des gens ſuperſtitieux...

FIGARO.

Tu ris friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attrapper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, & d'empocher ſon or!

SUZANNE.

De l'intrigue, & de l'argent; te voilà dans ta ſphère.

FIGARO.

Ce n'eſt pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'eſt rien d'entreprendre une choſe dangereuſe; mais d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui ſouffler ſa femme, & d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'eſt rien plus aiſé; mille ſots coquins l'ont fait. Mais... (*On ſonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encor quelque choſe là-deſſous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux

épouſes délaiſſées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'eſprit, donne un petit baiſer.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en ſouhaite! Et qu'en dirait demain mon mari?

Figaro l'embraſſe.

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'eſt que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE *ſe défrippant.*

Quand ceſſerez-vous, importun, de m'en parle du matin au ſoir.

FIGARO *myſtérieuſement.*

Quand je pourrai te le prouver, du ſoir juſqu'au matin. (*On ſonne une ſeconde fois.*)

SUZANNE *de loin, les doigts unis ſur ſa bouche.*

Voilà votre baiſer, Monſieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O! mais ce n'eſt pas ainſi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO *ſeul.*

LA charmante fille, toujours riante, verdiſſante, pleine de gaité, d'eſprit, d'amour & de délices! mais ſage!... (*Il marche vivement en ſe frottant les mains.*) Ah, Monſeigneur! Mon cher Monſeigneur! vous voulez m'en donner... à garder? Je cherchais auſſi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmene à ſon ambaſſade, & m'établit courier de dépêches. J'entens, Monſieur le Comte : trois promotions à la fois; vous, compagnon Miniſtre; moi, Caffecou politique, & Suzon, Dame du lieu, l'Ambaſſadrice de poche, & puis, fouette courier! pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroiſſement de la mienne! quelle

douce réciprocité! Mais, Monſeigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même tems, les affaires de votre Maître, & celles de votre Valet! repréſenter, à la fois, le Roi & moi, dans une Cour étrangère, c'eſt trop de moitié, c'eſt trop. — Pour toi, Bazile! fripon mon cadet! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux; je veux.... non, diſſimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention ſur la journée, Monſieur Figaro! d'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouſer plus ſûrement; écarter une Marceline, qui de vous eſt friande en diable; empocher l'or & les préſens; donner le change aux petites paſſions de Monſieur le Comte; étriller rondement Monſieur du Bazile, &...

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

..... Héééé! voilà le gros Docteur, la fête ſera complette. Hé, bonjour, cher Docteur de mon cœur. Eſt-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO *avec dédain.*

Ah, mon cher Monſieur, point du tout.

FIGARO.

Cela ſerait bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, & par trop ſot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre choſe à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris ſoin de votre mule!

BARTHOLO *en colère.*

Bavard enragé! laiſſez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur? les gens de votre état ſont bien durs! pas plus de pitié des pau-

vres animaux... en vérité... que ſi c'était des hommes! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe?

Je m'en rapporte au Docteur.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

FIGARO.

Elle vous le contera de reſte. (*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Ce drôle eſt toujours le même! & à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE *le retourne.*

Enfin, vous voilà donc, éternel Docteur? toujours ſi grave & compaſſé, qu'on pourrait mourir

en attendant vos ſecours, comme on s'eſt marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère & provoquante! Hé bien, qui rend donc ma préſence au château ſi néceſſaire? Monſieur le Comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Roſine, ſa trompeuſe Comteſſe, eſt-elle incommodée, dieu-merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne ſait comment définir le Comte; il eſt jaloux, & libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va ſans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à ſon Figaro qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que ſon Excellence a rendue néceſſaire!

MARCELINE.

Pas tout à fait; mais dont ſon Excellence voudrait égayer en ſecret l'événement avec l'épouſée...

BARTHOLO.

De Monſieur Figaro? c'eſt un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile aſſure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici? C'eſt une caverne! Hé! qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il eſt capable. Mais le pis que j'y trouve, eſt cette ennuyeuſe paſſion qu'il a pour moi depuis ſi long-tems.

BARTHOLO.

Je me ſerais débarraſſé vingt fois de ſa pourſuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épouſant.

MARCELINE.

Railleur fade & cruel, que ne vous débarraſſez-vous de la mienne à ce prix, ne le devez-vous pas? où eſt le ſouvenir de vos engagemens? qu'eſt devenu celui de notre petit Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces?

BARTHOLO *ôtant son chapeau.*

Eſt-ce pour écouter ces ſornettes, que vous m'avez fait venir de Séville? & cet accès d'hymen qui vous reprend ſi vif...

MARCELINE.

Eh bien! n'en parlons plus. Mais ſi rien n'a pu vous porter à la juſtice de m'épouſer; aidez-moi donc du moins à en épouſer un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers: parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel & des femmes?...

MARCELINE.

Eh! qui pourrait-ce être, Docteur, ſinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le préſent à la joie, & s'inquiétant de l'avenir tout auſſi peu que du paſſé; ſemillant, généreux! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un Seigneur. Charmant enfin; mais c'eſt le plus grand monſtre!

BARTHOLO.

Et ſa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas la rufée, ſi vous vouliez m'aider, mon petit Docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de ſon mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : & ſi je ne craignais d'éventer un petit ſecret des femmes!...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah, vous ſavez que je n'en ai pas pour vous! Mon ſexe eſt ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaiſir, la femme la plus avanturée ſent en elle une voix qui lui dit : ſois belle ſi tu peux, ſage ſi tu veux; mais ſois conſidérée, il le faut. Or, puiſqu'il faut être au moins conſidérée; que toute femme en ſent l'importance; effrayons d'abord la Suzanne ſur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela menera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuſer le Comte, lequel pour ſe venger, appuiera l'oppoſition que j'ai faite à ſon mariage; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raiſon. Parbleu c'eſt un bon tour que de faire épouſer ma vieille gouvernante, au coquin qui fit enlever ma jeune maîtreſſe.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ſes plaiſirs, en trompant mes eſpérances.

BARTHOLO, *vîte.*

Et qui m'a volé dans le tems, cent écus que j'ai ſur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté!...

BARTHOLO.

De punir un ſcélérat...

MARCELINE.

De l'épouſer, Docteur, de l'épouſer.

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme ſur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouſer! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épouſez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter Monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, Madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame; où donc est l'amertume? n'est-il pas juste qu'un libéral Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, Madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de Madame est aussi connue, que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh cette façon, Madame, eſt celle des Dames ſavantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'eſt pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée ſecrète de Monſeigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous eſtime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle auſſi l'honneur de me chérir un peu, Madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, Madame n'a rien à déſirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'eſt une ſi jolie perſonne que Madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais aſſez pour déſoler Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien reſpectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'eſt aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, Docteur; car je n'y tiendrais pas. Bon jour, Madame.

(*Une révérence.*)

SCÈNE VI.

SUZANNE, *ſeule.*

ALLEZ, Madame! allez, Pédante! je crains auſſi peu vos efforts, que je mépriſe vos outrages. — Voyez cette vieille Sibylle! parce qu'elle a fait quelques études & tourmenté la jeuneſſe de Madame, elle veut tout dominer au château! (*Elle jette la robe qu'elle tient ſur une chaiſe.*) Je ne ſais plus ce que je venais prendre.

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN

CHÉRUBIN, *accourant.*

AH, Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver ſeule. Hélas! tu te maries, & moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de Monſeigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je fesais répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant! — *sortez*, m'a-t-il dit, *petit*... Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *sortez; & demain vous ne coucherez pas au château*. Si Madame, si ma belle maraine ne parvient pas à l'appaiser, c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? c'est mon tour! ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah, Suzon, qu'elle est noble & belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, & qu'on peut oſer avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu ſais trop bien, méchante, que je n'oſe pas oſer. Mais que tu es heureuſe! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin & la déſhabiller le ſoir, épingle à épingle!... ah, Suzon! je donnerais..., qu'eſt-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *raillant*

Hélas, l'heureux bonnet, & le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle maraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh que non pas : — *Son cœur!* Comme il eſt familier donc! Si ce n'était pas un morveux ſans conſéquence. (*Chérubin arrache le ruban,*) ah, le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il eſt égaré, gâté; qu'il eſt perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

O! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ferez le plus grand petit vaurien!... Rendez-vous le ruban? (*Elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de ſa poche.*

Laiſſe, ah, laiſſe-le moi, Suzon; je te donnerai ma romance, & pendant que le ſouvenir de ta belle maîtreſſe attriſtera tous mes momens, le tien y verſera le ſeul rayon de joie qui puiſſe encore amuſer mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuſer votre cœur, petit ſcélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous ſurprend chez elle; & vous ſoupirez pour Madame; & vous m'en contez à moi, par-deſſus le marché!

CHÉRUBIN *exalté.*

Cela eſt vrai, d'honneur! je ne ſais plus ce que je ſuis; mais depuis quelque tems je ſens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au ſeul aſpect d'une femme; les mots *amour* & *volupté* le font treſſaillir & le troublent. Enfin le beſoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, eſt devenu pour moi ſi preſſant, que je le dis tout ſeul, en courant dans le parc, à ta maîtreſſe, à toi, aux ar-

bres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle eſt femme! elle eſt fille! une fille! une femme! ah que ces noms ſont doux! qu'ils ſont intéreſſans!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHÉRUBIN.

Fanchette eſt douce; elle m'écoute au moins; tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE.

C'eſt bien dommage; écoutez donc Monſieur!

(*Elle veut arracher le ruban.*)

CHÉRUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec

ma vie. Mais, ſi tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baiſers.

(*Il lui donne chaſſe à ſon tour.*)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille ſoufflets, ſi vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtreſſe; &, loin de ſupplier pour vous, je dirai moi-même à Monſeigneur : c'eſt bien fait, Monſeigneur; chaſſez-nous ce petit voleur; renvoyez à ſes parens un petit mauvais ſujet qui ſe donne les airs d'aimer Madame, & qui veut toujours m'embraſſer par contre-coup.

CHÉRUBIN *voit le Comte entrer; il ſe jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je ſuis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCÈNE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN *caché.*

SUZANNE *apperçoit le Comte.*

AH!... (*Elle s'approche du fauteuil pour maſquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon, tu parlais ſeule, & ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable, au reſte, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monſeigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE.

Je ſerais déſolé qu'on m'y ſurprît; mais tu ſais tout l'intérêt que je prens à toi. Bazile ne t'a pas laiſſé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un inſtant pour t'expliquer mes vues; écoute. (*Il s'aſſied dans le fauteuil.*)

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un ſeul mot. Tu ſais que le Roi m'a nommé ſon ambaſſadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro : je lui donne un excellent poſte; & comme le devoir d'une femme eſt de ſuivre ſon mari...

SUZANNE.

Ah! ſi j'oſais parler!

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; uſe aujourd'hui d'un droit que tu prens ſur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monſeigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne ſais plus ce que je diſais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorſque Monſeigneur enleva la ſienne de chez le Docteur, & qu'il l'épouſa par amour; lorſqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du Seigneur...

LE COMTE, *gaiment.*

Qui feſait bien de la peine aux filles! ah! Suzette! ce droit charmant! ſi tu venais en jaſer ſur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'eſt pas chez lui, Monſeigneur.

LE COMTE *ſe leve.*

Quelle eſt cette voix?

SUZANNE.

Que je ſuis malheureuſe!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée*

Que je vous laiſſe ici ?

BAZILE *crie en dehors.*

Monſeigneur était chez Madame, il en eſt ſorti : je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour ſe cacher ! ah ! derrière ce fauteuil .. aſſez mal : mais renvoie-le bien vite.

Suzanne lui barre le chemin ; il la pouſſe doucement : elle recule & ſe met ainſi entre lui & le petit Page ; mais pendant que le Comte s'abaiſſe & prend ſa place, Chérubin tourne & ſe jette effrayé ſur le fauteuil à genoux & s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le Page, & ſe met devant le fauteuil.

SCÈNE IX.

LE COMTE & CHÉRUBIN, *cachés*, SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu Monſeigneur, Mademoiſelle?

SUZANNE, *bruſquement.*

Hé pourquoi l'aurais-je vu? Laiſſez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raiſonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma queſtion. C'eſt Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de bien après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me ſert.

BAZILE.

Deſirer du bien à une femme, eſt-ce vouloir du mal à ſon mari?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption!

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? grâce à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus boufonne, j'avais pensé...

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

La, la, mauvaise? Dieu vous appaise! il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde Monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à Monseigneur; & sans le petit Page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous ſans ceſſe, & qui ce matin encor, rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée; dites que cela n'eſt pas vrai?

SUZANNE.

Quelle impoſture! allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On eſt un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'eſt-ce pas pour vous auſſi cette romance dont il fait myſtère!

SUZANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!...

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait compoſée pour Madame! en effet, quand il ſert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux!... Mais peſte, qu'il ne s'y joue pas! Monſeigneur eſt *brutal* ſur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien ſcélérat, d'aller ſemant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la diſgrace de ſon maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *se lève.*

Comment tout le monde en parle!

SUZANNE.

Chérubin *dans le fauteuil*, le Comte, Suzanne, Bazile.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez Bazile, & qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah! que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon dieu! Mon dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asséyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE.

Nous ſommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger!

BAZILE.

Moi je ſuis déſolé de m'être égayé ſur le Page, puiſque vous l'entendiez; je n'en uſais ainſi que pour pénétrer ſes ſentiments; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante piſtoles, un cheval, & qu'on le renvoie à ſes parens.

BAZILE.

Monſeigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai ſurpris encor hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans ſa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où Monſeigneur avait ſans doute affaire auſſi.

LE COMTE, *gaiment.*

J'en aime aſſez la remarque.

BAZILE.

Elle eſt d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiment.*

Mais non; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on eſt long-tems à m'ouvrir; ta couſine a l'air empêtré; je prens un ſoupçon, je lui parle, & tout en cauſant, j'examine. Il y avait derriere la porte une eſpece de rideau, de porte-manteau, de je ne ſais pas quoi, qui couvrait des hardes; ſans faire ſemblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau (*pour imiter le geſte il leve la robe du fauteuil*), Et je vois... *Il apperçoit le Page.* Ah...

BAZILE.

Suzanne, Chérubin *dans le fauteuil*, le Comte, Bazile.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encor mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveilles, Mademoiſelle : à peine fiancée, vous faites de ces aprêts? C'était pour recevoir mon Page que vous deſiriez d'être ſeule? Et vous, Monſieur, qui ne changez point de conduite; il vous manquait de vous adreſſer ſans reſpect pour votre maraine, à ſa première camariſte, à la femme de votre ami! mais je ne ſouffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'eſtime, & que j'aime, ſoit victime d'une pareille tromperie : était-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a tromperie, ni victime; il étoit là lorſque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puiſſe-tu mentir en le diſant! ſon plus cruel ennemi n'oſerait lui ſouhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager Madame à vous demander ſa grace. Votre arrivée l'a ſi fort troublé, qu'il s'eſt maſqué de ce fauteuil.

LE COMTE, en colère.

Rule d'enfer ! je m'y suis allié en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, Monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE *plus outré.*

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpent-là ! il nous écoutait !

CHÉRUBIN.

Au contraire, Monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (*A Suzanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil & le mettant ſur ſes pieds.*

Il reſterait-là devant toute la terre!

SCENE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

Beaucoup de Valets, Payſannes, Payſans vêtus de blanc.

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches & de rubans blancs, parle à la Comteſſe.*

IL n'y a que vous, Madame, qui puiſſiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, Monſieur le Comte, ils me ſuppoſent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'eſt pas déraiſonnable...

LE COMTE *embarraſſé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup.. ..

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Qui ne méneront à rien.

FIGARO *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monſeigneur, vos vaſſaux touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour Madame...

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'exiſte plus, que veux-tu dire?....

FIGARO *malignement.*

Qu'il eſt bien tems que la vertu d'un ſi bon

maître éclatte; elle m'eſt d'un tel avantage aujourd'hui, que je deſire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarraſſé.*

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit honteux, n'eſt que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Eſpagnol peut vouloir conquérir la beauté par des ſoins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une ſervile redevance; ah c'eſt la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Caſtillan.

FIGARO *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre ſageſſe a préſervé l'honneur, reçoive de votre main publiquement, la toque virginale, ornée de plumes & de rubans blancs, ſymbole de la pureté de vos intentions : — adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, & qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le ſouvenir.....

LE COMTE *embarraſſé.*

Si je ne ſavais pas qu'amoureux, poëte & muſicien ſont trois titres d'indulgence pour toutes les folies.....

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous ensemble.

Monseigneur. Monseigneur!

SUZANNE, *au Comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, Monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse-là ma figure, & ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, Monsieur le Comte; & cette

cérémonie me ſera toujours chère, puiſqu'elle doit ſon motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame; & c'eſt à ce titre que je me rends.

Tous enſemble.

Vivat.

LE COMTE, *à part.*

Je ſuis pris; (*haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais ſeulement, qu'on la remît à tantôt. (*à part.*) Feſons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien Eſpiègle! vous n'applaudiſſez pas?

SUZANNE.

Il eſt au déſeſpoir; Monſeigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, je demande ſa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il eſt ſi jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN *tremblant.*

Pardonner généreuſement, n'eſt pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé en épouſant Madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si Monſeigneur avait cédé le droit de pardonner, ce ſerait ſûrement le premier qu'il voudrait racheter en ſecret.

LE COMTE *embarraſſé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il eſt vrai, Monſeigneur; mais jamais la moindre indiſcrétion dans mes paroles....

LE COMTE *embarraſſé.*

Eh bien, c'eſt aſſez....

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE *vivement.*

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, tout le monde exige ſon pardon, je l'accorde; & j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous enſemble.

Vivat.

LE COMTE.

Mais c'eſt à condition qu'il partira ſur le champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! Monſeigneur, demain.

LE COMTE *infiſte.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre maraine, & demandez ſa protection.

CHÉRUBIN *met un genou en terre, devant la Comteſſe, & ne peut parler.*

LA COMTESSE *émue.*

Puiſqu'on ne peut vous garder ſeulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maiſon, où votre jeuneſſe a trouvé tant d'indulgence. Soyez ſoumis, honnête & brave; nous prendrons part à vos ſuccès. (*Chérubin ſe relève & retourne à ſa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défens pas. Qui fait le ſort d'un

enfant jetté dans une carrière auſſi dangereuſe! il eſt allié de mes parens; & de plus, il eſt mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avait raiſon. (*haut.*) Jeune homme, embraſſez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monſeigneur? il viendra paſſer ſes hivers. Baiſe-moi donc auſſi Capitaine! (*Il l'embraſſe.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes; plus d'échaudés, de goûtés à la crème; plus de main-chaude, ou de colin-maillard. De bons ſoldats, morbleu! bazanés, mal vêtus; un grand fuſil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; & ne va pas broncher en chemin; à moins qu'un bon coup de feu....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronoſtic?

LE COMTE.

Où donc eſt Marceline? il eſt bien ſingulier qu'elle ne ſoit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monſeigneur, elle a pris le chemin du Bourg, par le petit ſentier de la Ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaiſait qu'il ne lui plût jamais..

FANCHETTE.

Monſieur le Docteur lui donnait le bras

LE COMTE *vivement.*

Le Docteur eſt ici?

BAZILE.

Elle s en eſt d'abord emparé.....

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffé, elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, & feſait comme ça, de grands bras... & Monſieur le Docteur lui feſait comme ça, de la main, en l'appaiſant : elle paraiſſait ſi courroucée! elle nommai mon couſin Figaro.

LE COMTE *lui prend le menton.*

Couſin.... futur.

FANCHETTE *montrant Chérubin.*

Monſeigneur, nous avez-vous pardonné d'hier ?...

LE COMTE *interrompt.*

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'eſt ſon chien d'amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en répons. (*haut.*) Allons, Madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé ?

SUZANNE *bas.*

Charmant garçon !

(*Ils sortent tous.*)

SCENE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux & les ramene.

FIGARO.

AH çà, vous autres ! la cérémonie adoptée, ma

fête de ce ſoir en eſt la fuite; il faut bravement nous recorder : ne feſons point comme ces Acteurs, qui ne jouent jamais ſi mal que le jour où la critique eſt le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuſe, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE *malignement.*

Le mien eſt plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *feſant, ſans qu'il le voie, le geſte de le roſſer.*

Tu es loin auſſi de ſavoir tout le ſuccès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien reſter!

CHÉRUBIN.

Ah! ſi je le voudrais!

FIGARO.

Il faut ruſer. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ou-

vertement ta trouſſe, & qu'on voie ton cheval à la grille; un tems de galop juſqu'à la Ferme; reviens à pied par les derrières; Monſeigneur te croira parti; tiens-toi ſeulement hors de ſa vue; je me charge de l'appaiſer après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne fait pas ſon rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui; donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'eſt pas ſatisfait; la fille a été ſoufflettée; elle n'étudie pas avec vous: Chérubin! Chérubin! vous lui cauſerez des chagrins! *tant va la cruche à l'eau!...*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile, avec ſes vieux pro-

verbes! Hé bien, pédant! que dit la sagesse des nations? *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre repreſente une chambre à coucher ſuperbe, un grand lit en alcove, une eſtrade au-devant. La porte pour entrer s'ouvre & ſe ferme à la troiſième couliſſe à droite, celle d'un cabinet à la premiere couliſſe à gauche. Une porte dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *ſe jette dans une bergere.*

FERME la porte, Suzanne, & conte-moi tout, dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te ſéduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monſeigneur n'y met pas tant de façon avec ſa ſervante : il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit Page était préſent?

SUZANNE.

C'eſt-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander ſa grace.

LA COMTESSE.

Hé pourquoi ne pas s'adreſſer à moi-même; eſt-ce que je l'aurais refuſé, Suzon?

SUZANNE.

C'eſt ce que j'ai dit : mais ſes regrets de partir, & ſur-tout de quitter Madame! *Ah Suzon*,

qu'elle eſt noble & belle! mais qu'elle eſt impoſante!

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'eſt jetté deſſus.

LA COMTESSE *ſouriant.*

Mon ruban?.... quelle enfance?

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; Madame, c'était un lion; ſes yeux brillaient.... tu ne l'auras qu'avec ma vie, diſait-il, en forçant ſa petite voix douce & grêle.

LA COMTESSE *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, Madame, eſt-ce qu'on peut faire finir ce petit démon là? ma maraine par-ci; je voudrais bien par l'autre; & parce qu'il n'oſerait

ſeulement baiſer la robe de Madame, il voudrait toujours m'embraſſer, moi.

LA COMTESSE *rêvant.*

Laiſſons.... laiſſons ces folies.... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?

SUZANNE.

Que ſi je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE *ſe lève & ſe promene, en ſe ſervant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalouſie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par orgueil. Ah je l'ai trop aimé! je l'ai laſſé de mes tendreſſes & fatigué de mon amour; voilà mon ſeul tort avec lui : mais je n'entens pas que cet honnête aveu te nuiſe, & tu épouſeras Figaro. Lui ſeul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chaſſe.

LA COMTESSE *ſe ſervant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croiſée ſur le jardin. Il fait une chaleur ici!....

SUZANNE.

C'eſt que Madame parle & marche avec action. (*Elle va ouvrir la croiſée du fond.*)

LA COMTESSE *rêvant long-tems.*

Sans cette conſtance à me fuir... les hommes ſont bien coupables!

SUZANNE *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà Monſeigneur qui traverſe à cheval le grand potager, ſuivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre levriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du tems devant nous. (*Elle s'aſſied.*) On frappe, Suzon?

SUZANNE *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'eſt mon Figaro! ah, c'eſt mon Figaro!

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE *aſſiſe.*

SUZANNE.

MON cher ami! viens donc. Madame eſt dans une impatience!....

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une miſère. Monſieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire ſa maîtreſſe; & c'eſt bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO

Puis il m'a nommé courier de dépêches, &

Suzon conſeiller d'ambaſſade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras ?

FIGARO.

Et parce que ma Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriſer les vues de Marceline ; quoi de plus ſimple encor ? ſe venger de ceux qui nuiſent à nos projets en renverſant les leurs ; c'eſt ce que chacun fait ; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter ſi légèrement un deſſein qui nous coûte à tous le bonheur ?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame ?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins.....

FIGARO.

N'eſt-ce pas aſſez que je m'en occupe ? Or, pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons

d'abord, ſon ardeur de nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit ; mais comment ?

FIGARO.

C'eſt déjà fait, Madame : un faux avis donné ſur vous.....

LA COMTESSE.

Sur moi ! la tête vous tourne !

FIGARO.

O ! c'eſt à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme auſſi jaloux !....

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le ſang ; c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien ! Puis, les tient-on fachés tout rouge ; avec un brin d'intrigue on les mene où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre

à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monseigneur, qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur.....

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO.

Mais, dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa Dame, le tems qu'il destinait à se complaire avec la nôtre! il est déjà tout dérouté: galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, & force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre; & jamais il n'osera s'y opposer devant Madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel eſprit, oſera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à Monſeigneur, que tu te rendras ſur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes ſur celui-là?

FIGARO.

O Dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, & ne ſont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il eſt joli!

LA COMTESSE.

Comme ſon idée: vous conſentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endoſſer un habit de Suzanne à quelqu'un: ſurpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il eſt parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laiſſer faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui ſe croiſent. J'étais né pour être courtiſan.

SUZANNE.

On dit que c'eſt un métier ſi difficile!

FIGARO.

Recevòir, prendre & demander; voilà le ſecret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disais donc?

FIGARO.

Que pendant l'absence de Monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin; coëffez-le, habillez-le; je le renferme & l'endoctrine; & puis dansez, Monseigneur. (*Il sort.*)

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boëte à mouches.*

MON dieu, Suzon, comme je suis faite!.... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE *rêve devant ſa petite glace.*

Moi?.... tu vas voir comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Feſons-lui chanter ſa romance. (*Elle la met ſur la Comteſſe.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'eſt qu'en vérité, mes cheveux ſont dans un déſordre.....

SUZANNE *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Qu'eſt-ce que vous dites donc, Mademoiſelle?

SCENE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux*, SUZANNE, LA COMTESSE *aſſiſe.*

SUZANNE.

ENTREZ, Monſieur l'Officier; on eſt viſible.

CHÉRUBIN *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, Madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux..... une maraine ſi... bonne!....

SUZANNE.

Et ſi belle!

CHÉRUBIN, *avec un ſoupir.*

Ah! oui.

SUZANNE *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ſes longues paupieres hypocrites. Allons, bel oiſeau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie.*

De qui.... dit-on qu'elle eſt?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied ſur les joues?

CHÉRUBIN.

Eſt-ce qu'il eſt défendu... de chérir.....

SUZANNE *lui met le poing ſous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

Là..... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

O! Madame, je ſuis ſi tremblant!...

SUZANNE *en riant.*

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que Madame le veut, modeſte auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prens ma guittare. (*La Comteſſe aſſiſe, tient le papier pour ſuivre. Suzanne eſt derriere ſon fauteuil, & prélude en regardant la muſique par-*

deſſus ſa maîtreſſe. Le petit Page eſt devant elle, les yeux baiſſés. Ce tableau eſt juſte la belle eſtampe d'après Vanloo, appellée La Converſation Eſpagnole.)

Chérubin.
La Comteſſe
Suzanne.

ROMANCE.

AIR : *Marlbroug s'en vat-en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon courſier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du deſtrier.

II. COUPLET.

Au gré du deſtrier,
Sans Varlet, n'Ecuyer;
** Là près d'une fontaine,*
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma Maraine,
Sentais mes pleurs couler.

III. COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me déſoler;

* Au Spectacle, on a commencé la romance à ce vers, en diſant : *Auprès d'une Fontaine.*

Je gravais ſur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre ſans la mienne;
Le Roi vint à paſſer.

IV. COUPLET.

Le Roi vint à paſſer,
Ses Barons, ſon Clergier.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Qui vous met à la géne?
Qui vous fait tant plorer?

V. COUPLET.

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame & Souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avais une Maraine,
**Que toujours adorai.*

VI. COUPLET.

Que toujours adorai;
Je ſens que j'en mourrai.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

* Ici la Comteſſe arrête le Page en fermant le papier. Le reſte ne ſe chante pas au théâtre.

N'eſt-il qu'une Maraine?
Je vous en ſervirai.

VII. COUPLET

Je vous en ſervirai;
Mon Page vous ferai;
Puis à ma jeune Helène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un Capitaine,
Un jour vous marierai.

VIII. COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine;
Mais non m'en conſoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté... du ſentiment même.

SUZANNE *va poſer la guitare ſur un fauteuil.*

O! pour du ſentiment, c'eſt un jeune homme qui.....Ah çà, Monſieur l'Officier, vous a-t-on dit que pour égayer la ſoirée, nous voulons ſavoir d'avance ſi un de mes habits vous ira paſſablement? Chérubin. Suzanne. LaComteſſe.

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait ?

SUZANNE.

Est-ce que nous fesons du mal donc? je vais fermer la porte : (*Elle court.*) mais c'est la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.*)

SCENE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE *aſſiſe.*

LA COMTESSE.

JUSQU'A l'inſtant du bal, le Comte ignorera que vous ſoyez au château. Nous lui dirons après, que le tems d'expédier votre brevet, nous a fait naître l'idée.....

CHÉRUBIN *le lui montre.*

Hélas, Madame, le voici; Bazile me l'a remis de ſa part.

LA COMTESSE.

Déjà? l'on a craint d'y perdre une minutte. (*Elle lit.*) Ils ſe ſont tant preſſés, qu'ils ont oublié d'y mettre ſon cachet.

(*Elle le lui rend.*)

SCENE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

LE cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

A ſon brevet.

SUZANNE.

Déjà?

LA COMTESSE.

C'eſt ce que je diſais. Eſt-ce là ma baigneuſe?

Chérubin. Suzanne. LaComteſſe.

SUZANNE *s'aſſied près de la Comteſſe.*

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans ſa bouche!*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

Chérubin ſe met à genoux. (*Elle le coëffe.*)

Madame, il eſt charmant!

LA COMTESSE.

Arrange ſon collet, d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là.... mais voyez donc ce morveux, comme il eſt joli en fille! j'en ſuis jalouſe, moi! (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE.

Qu'elle eſt folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux.... (*Elle le retrouſſe.*) Qu'eſt-ce qu'il a donc au bras? Un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je ſuis bien aiſe que Madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà! O! ſi Monſeigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban, car je ſuis preſque auſſi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du ſang! (*Elle détache le ruban.*)

CHÉRUBIN *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la

gourmette de mon cheval; il a donné de la tête & la boffette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban....

SUZANNE.

Et fur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la boffette,... la courbette!.... la cornette du cheval!.... Je n'entens rien à tous ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc! c'eft comme une femme! plus blanc que le mien! Regardez donc, Madame? (*Elle les compare.*)

LA COMTESSE *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pouffe la tête en riant; il tombe fur les deux mains. (Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCENE VII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *aſſiſe.*

LA COMTESSE *reſte un moment ſans parler, les yeux ſur ſon ruban. Chérubin la dévore de ſes regards.*

POUR mon ruban, Monſieur..... comme c'eſt celui dont la couleur m'agrée le plus..... j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *aſſiſe*, SUZANNE.

SUZANNE *revenant.*

ET la ligature à ſon bras? (*Elle remet à la Comteſſe du taffetas gommé & des ciſeaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prens le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne ſort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page.*)

SCENE IX.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *aſſiſe.*

CHÉRUBIN *les yeux baiſſés.*

CELUI qui m'eſt ôté, m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas,*) ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN *héſitant.*

Quand un ruban..... a ſerré la tête.... ou touché la peau d'une perſonne.....

LA COMTESSE *coupant la phraſe.*

....! Étrangère, il devient bon pour les bleſſures? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a ferré le bras. A la première égratignure..... de mes femmes, j'en ferai l'eſſai.

CHÉRUBIN *pénétré.*

Vous le gardez, & moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je ſuis ſi malheureux!

LA COMTESSE *émue.*

Il pleure à préſent! c'eſt ce vilain Figaro avec ſon pronoſtic!

CHÉRUBIN *exalté.*

Ah! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit! ſûr de mourir à l'inſtant, peut-être ma bouche oſerait.....

LA COMTESSE *l'interrompt, & lui eſſuie les yeux avec ſon mouchoir.*

Taiſez-vous, taiſez-vous, enfant! Il n'y a pas

un brin de raiſon dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle éleve la voix.*) Qui frappe ainſi chez moi?

SCENE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE *en dehors.*

LE COMTE *en dehors.*

POURQUOI donc enfermée?

LA COMTESSE *troublée ſe lève.*

C'eſt mon époux! grands Dieux!.... (*A Chérubin qui s'eſt levé auſſi*) vous ſans manteau, le col & les bras nuds! ſeul avec moi! cet air de déſordre, un billet reçu, ſa jalouſie!....

LE COMTE *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE.

C'eſt que.... je ſuis ſeule.

LE COMTE *en dehors.*

Seule! Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE *cherchant.*

..... Avec vous ſans doute.

CHÉRUBIN *à part.*

Après les ſcènes d'hier & de ce matin; il me tuerait ſur la place! (*Il court au cabinet de toîlette, y entre, & tire la porte ſur lui.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE *ſeule, en ôte la clé, & court ouvrir au Comte.*

Ah quelle faute! quelle faute!

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *un peu ſévère.*

VOUS n'êtes pas dans l'uſage de vous enfermer!

LA COMTESSE *troublée.*

Je.... je chiffonnais.... oui je chiffonnais, avec Suzanne; elle eſt paſſée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air & le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous aſſure.. . nous parlions de vous.... elle eſt paſſée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!.... Je ſuis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet

qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a.... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, Monſieur?.... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi, ſommes entourés d'êtres... bien méchans! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois abſent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que ſoit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet eſt de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce ſoir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je ſuis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureuſement le Docteur eſt ici.
(*Le Page fait tomber une chaiſe dans le cabinet.*)
Quel bruit entens-je?

LA COMTESSE *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je.... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous ſoyez furieuſement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé.... qui voulez-vous qu'il y ait, Monſieur?

LE COMTE.

C'eſt moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais.... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était paſſée chez elle!

LA COMTESSE.

Paſſée... ou entrée là; je ne ſais lequel.

LE COMTE.

Si c'eſt Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariſte?

LE COMTE.

Pour votre camariſte, je ne ſais; mais pour du trouble, aſſurément.

LA COMTESSE.

Aſſurément, Monſieur, cette fille vous trouble, & vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'inſtant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez ſouvent; mais voilà bien les ſoupçons les moins fondés..

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes & pouſſe la porte du fond.*

LE COMTE.

ILS en feront plus aiſés à détruire. *Il parle au cabinet.* — Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle eſt preſque nue, Monſieur : vient-on troubler ainſi des femmes dans leur retraite? Elle eſſayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'eſt enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de ſe montrer, au moins elle peut parler. (*Il ſe tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, reſtée au fond, ſe jette dans l'alcove & s'y cache.*)

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défens de répondre. (*Au Comte.*) On n'a jamais pouſſé ſi loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puiſqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *ſe met au-devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'eſpère auſſi que chez moi....

LE COMTE.

Et moi j'eſpère ſavoir dans un moment quelle eſt cette Suzanne myſtérieuſe. Vous demander la clé, ſerait, je le vois, inutile! mais il eſt un moyen ſûr de jetter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un?

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, & faire un ſcandale public d'un ſoupçon qui nous rendrait la fable du château ?

LE COMTE.

Fort bien, Madame; en effet j'y ſuffirai; je vais à l'inſtant prendre chez moi ce qu'il faut... (*Il marche pour ſortir & revient.*) Mais pour que tout reſte au même état, voudrez vous bien m'accompagner ſans ſcandale & ſans bruit, puiſqu'il vous déplaît tant?... une choſe auſſi ſimple, apparemment, ne me ſera pas refuſée!

LA COMTESSE *troublée.*

Eh! Monſieur, qui ſonge à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme auſſi, pour que vous ſoyez pleinement juſtifiée.

(*Il va fermer la porte du fond, & en ôte la clé.*)

LA COMTESSE, *à part.*

O! ciel! étourderie funeſte!

LE COMTE *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre eſt cloſe, accep-

tez mon bras, je vous prie; (*il éleve la voix*) & quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, & le moindre mal qui puiſſe lui arriver à mon retour.....

LA COMTESSE.

En vérité, Monſieur, voilà bien la plus odieuſe avanture....

(*Le Comte l'emmene & ferme la porte à la clé.*)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE *ſort de l'alcove, accourt au cabinet & parle à la ſerrure.*

OUVREZ, Chérubin, ouvrez vîte, c'eſt Suzanne; ouvrez & ſortez.

CHÉRUBIN *ſort.*

Chérubin.
Suzanne.

Ah! Suzon, quelle horrible ſcène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN *effrayé.*

Eh par où ſortir?

SUZANNE.

Je n'en ſais rien, mais ſortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'iſſue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraſerait! & nous ſerions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'eſt peut-être pas bien haute.

(*Il court y regarder.*)

SUZANNE *avec effroi.*

Un grand étage! impoſſible! ah ma pauvre maîtreſſe! & mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne ſur la melonière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient & s'écrie :*

Il va ſe tuer!

CHÉRUBIN *exalté.*

Dans un goufre allumé, Suzon! oui je m'y jetterais, plutôt que de lui nuire ... Et ce baiſer va me porter bonheur.

(*Il l'embraſſe & court ſauter par la fenêtre.*)

SCENE XV.

SUZANNE *ſeule, un cri de frayeur.*

AH!.... (*Elle tombe aſſiſe un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre & revient.*) Il eſt déja bien loin. O le petit garnement! auſſi leſte que joli! ſi celui-là manque de femmes.... Prenons ſa place au plutôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à préſent, Monſieur le Comte, rompre la cloiſon, ſi cela vous amuſe; au diantre qui répond un mot.

(*Elle s'y enferme.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince a la main, qu'il jette ſur le fauteuil.*

TOUT eſt bien comme je l'ai laiſſé. Madame, en m'expoſant à briſer cette porte, réfléchiſſez aux ſuites : encor une fois, voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh, Monſieur, quelle horrible humeur peut altérer ainſi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inſpirer ces fureurs; malgré leur déraiſon, je les excuſerais; j'oublierais, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offenſant pour moi. Mais la ſeule vanité peut-elle jetter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'inſtant....

LA COMTESSE *au devant.*

Arrêtez, Monſieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame; mais je verrai qui eſt dans ce cabinet.

LA COMTESSE *effrayée.*

Hé bien, Monſieur, vous le verrez. Ecoutez-moi... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'eſt donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'eſt-ce pas non plus une perſonne... dont vous deviez rien redouter..... nous diſpoſions une plaiſanterie... bien innocente en vérité, pour ce ſoir.... & je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez?...

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de deſſein de vous offenſer, l'un que l'autre,

LE COMTE, *vîte.*

L'un que l'autre? C'eſt un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monſieur.

LE COMTE.

Hé qui donc?

LA COMTESSE.

A peine oſai-je le nommer!

LE COMTE *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands Dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE.

Chérubin! l'inſolent! voilà mes ſoupçons, & le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! Monſieur, gardez de penſer...

LE COMTE, *frappant du pied.*

(*A part.*)

Je trouverai par-tout ce maudit Page! (*haut.*) Allons, Madame, ouvrez; je ſais tout maintenant. Vous n'auriez pas été ſi émue, en le congédiant ce matin; il ſerait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fauſſeté dans votre conte de Suzanne; il ne ſe ſerait pas ſi ſoigneuſement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en ſe montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah! Monſieur, Monſieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuſte ſoupçon, de grace; & que le déſordre, où vous l'allez trouver...

LE COMTE

Du déſordre!

LA COMTESSE.

Hélas oui : prêt à s'habiller en femme, une coëffure à moi ſur la tête, en veſte & ſans manteau, le col ouvert, les bras nuds ; il allait eſſayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouſe ! ah, vous la garderez.... long-tems ; mais il faut avant, que j'en chaſſe un inſolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE *ſe jette à genoux, les bras élevés.*

Monſieur le Comte, épargnez un enfant ; je ne me conſolerais pas d'avoir cauſé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent ſon crime.

LA COMTESSE.

Il n'eſt pas coupable, il partait : c'eſt moi qui l'ai fait appeller.

LE COMTE *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuſe d'oſer me parler pour un autre ?

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, Monſieur, je me leverai; je vous remettrai même la clé du cabinet: mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour! Perfide!

LA COMTESSE *ſe lève & lui préſente la clé.*

Promettez-moi que vous laiſſerez aller cet enfant, ſans lui faire aucun mal; & puiſſe après, tout votre courroux tomber ſur moi, ſi je ne vous convainc pas...

LE COMTE *prenant la clé.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *ſe jette ſur une bergère, un mouchoir ſur les yeux.*

O! ciel! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, & recule.*

C'eſt Suzanne!

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE *fort en riant.*

JE *le tuerai, je le tuerai.* Tuez-le donc, ce méchant Page!

LE COMTE *à part.*

Ah quelle école! (*regardant la Comteſſe qui eſt reſtée ſtupéfaite.*) Et vous auſſi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y eſt pas ſeule.

(*Il entre.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE *aſſiſe*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à ſa maîtreſſe.*

REMETTEZ-VOUS, Madame, il eſt bien loin; il a fait un ſaut...

LA COMTESSE.

Ah, Suzon! je suis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

IL n'y a personne, & pour le coup j'ai tort. — Madame?... Vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE *gaiment.*

Et moi, Monseigneur?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

Suzanne. LaComtesse *assise.* Le Comte.

LE COMTE *s'approche.*

Quoi, Madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE *se remettant un peu.*

Eh pourquoi non, Monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! & par quel motif, je vous prie?....

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE *affurant fon ton par degrés.*

Me fuis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon & à la jalouſie, que vous feul ofez concilier?

LE COMTE.

Ah! Madame, c'eſt fans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laiſſer appeller les gens.

LE COMTE.

Tu as raiſon, & c'eſt à moi de m'humilier.. Pardon, je fuis d'une confufion!...

SUZANNE.

Avouez, Monfeigneur, que vous la méritez un peu!

LE COMTE.

Pourquoi donc ne ſortais-tu pas, lorſque je t'appellais ? Mauvaiſe !

SUZANNE.

Je me r'habillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles & Madame qui me le défendait, avait bien ſes raiſons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeller mes torts, aides-moi plutôt à l'appaiſer.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur; un pareil outrage ne ſe couvre point. Je vais me retirer aux Urſulines, & je vois trop qu'il en eſt tems.

LE COMTE.

Le pourriez-vous ſans quelques regrets ?

SUZANNE.

Je ſuis ſûre moi, que le jour du départ ſerait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela ſerait, Suzon; j'aime mieux le

regretter, que d'avoir la baſſeſſe de lui pardonner; il m'a trop offenſée.

LE COMTE.

Roſine!...

LA COMTESSE.

Je ne la ſuis plus, cette Roſine que vous avez tant pourſuivie! je ſuis la pauvre Comteſſe Almaviva; la triſte femme délaiſſée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.

LE COMTE *ſuppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais auſſi ce billet.... Il m'a tourné le ſang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas conſenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le ſaviez?

LA COMTESSE.

C'eſt cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un payſan. O perfide chanteur! lame à deux tranchans! c'eſt toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refuſez aux autres : voilà bien les hommes! Ah! ſi jamais je conſentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jetté ce billet, j'exigerais que l'amniſtie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comteſſe. Mais comment réparer une faute auſſi humiliante?

LA COMTESSE *ſe lève.*

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi ſeul. — Mais je ſuis encor à concevoir comment les femmes prennent ſi vîte & ſi juſte, l'air & le ton des circonſtances. Vous rougiſſiez, vous pleuriez, votre viſage était défait... D'honneur il l'eſt encor.

LA COMTESSE *s'efforçant de ſourire.*

Je rougiſſais... du reſſentiment de vos ſoupçons. Mais les hommes ſont-ils aſſez délicats pour diſtinguer l'indignation d'une âme honnête outragée, d'avec la confuſion qui naît d'une accuſation méritée?

LE COMTE *ſouriant.*

Et ce Page en déſordre, en veſte & preſque nu...

LA COMTESSE *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? en général, vous ne haïſſez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, & j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, & nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, Madame, que le Roi devrait envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point!

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, & vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons là, Monsieur le Comte. J'ai peut être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame!

LE COMTE.

Elle m'en a ſi ſévérement puni!

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'eſt ſa camariſte!

LE COMTE.

Roſine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, que je ſuis faible! quel exemple je te donne! (*tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon! Madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

LE COMTE *baiſe ardemment la main de ſa femme.*

SCENE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout eſſouflé.*

On diſait Madame incommodée. Je ſuis vîte accouru... je vois avec joie qu'il n'en eſt rien.

LE COMTE *ſéchement.*

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'eſt mon devoir. Mais puiſqu'il n'en eſt rien, Monſeigneur; tous vos jeunes vaſſaux des deux ſexes ſont en bas avec les violons & les cornemuſes, attendant pour m'accompagner, l'inſtant où vous permettrez que je mene ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui ſurveillera la Comteſſe au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'eſt pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme abſent qui doit l'entretenir?

FIGARO.

Quel homme abſent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le ſaurais pas d'ailleurs, fripon! ta phyſionomie qui t'accuſe, me prouverait déja que tu mens.

FIGARO.

S'il en eſt ainſi, ce n'eſt pas moi qui mens, c'eſt ma phyſionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro! n'uſes pas ton éloquence en défaites: nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monſeigneur, quand il entrerait, que le petit Page était dans ce cabinet, où je me ſuis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage eſt conſommé.

FIGARO *cherchant à deviner.*

Le badinage.... eſt conſommé?

LE COMTE.

Oui, conſommé. Que dis-tu là-deſſus?

FIGARO.

Moi! je dis... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; & ſi vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO.

Puiſque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille auſſi : mais à votre place, en vérité, Monſeigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous diſons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, Monſieur, qu'il diſe une fois la vérité?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de ſon danger; c'eſt tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit Page?

FIGARO, *bas.*

Encor tout froiſſé.

SUZANNE, *bas.*

Ah, Pécaïre!

LA COMTESSE.

Allons, Monſieur le Comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience eſt naturelle! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE (*à part*).

Et Marceline, Marceline... (*haut*) Je voudrais être... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens! eſt-ce que je le ſuis?

SCENE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écraſées.*

MONSEIGNEUR! Monſeigneur!

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croiſées qui donnent ſur mes couches. On jette toutes ſortes de choſes par ces fenêtres; & tout à l'heure encor on vient d'en jetter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro! alerte.

FIGARO.

Monſeigneur, il eſt gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'eſt un petit reſte d'hier. Voilà comme on fait des jugemens... ténébreux.

LE COMTE *avec feu.*

Cet homme! cet homme! où eſt-il?

ANTONIO.

Où il eſt?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'eſt ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je ſuis votre domeſtique; il n'y a que moi qui prens ſoin de votre jardin; il y tombe un homme, & vous ſentez.... que ma réputation en eſt effleurée.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Et ſi je ne buvais pas, je deviendrais enragé

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainſi ſans beſoin...

ANTONIO.

Boire ſans ſoif & faire l'amour en tout tems,

Madame; il n'y a que ça qui nous diftingue des autres bêtes.

LE COMTE *vivement.*

Répons-moi donc, ou je vais te chaffer.

ANTONIO.

Eft-ce que je m'en irais?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO *fe touchant le front.*

Si vous n'avez pas affez de çà pour garder un bon domeftique; je ne fuis pas affez bête, moi, pour renvoyer un fi bon Maître.

LE COMTE *le fecoue avec colère.*

On a, dis-tu, jetté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence; tout à-l'heure, en vefte blanche, & qui s'eft enfui, jarni, courant...

LE COMTE *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me ſuis donné contre la grille une ſi fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là.

(*Levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-da!... ſi je l'avais vu, pourtant!

SUZANNE *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il eſt inutile de chercher, Monſeigneur, c'eſt moi qui ai ſauté.

LE COMTE.

Comment c'eſt vous!

ANTONIO.

Combien te faut-il pleurard? Votre corps a

donc bien grandi depuis ce tems-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre, & plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on faute, on fe pelotone...

ANTONIO.

M'eft avis que c'était plutôt... qui dirait, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec fon cheval, de la porte de Séville, où peut-être il eft déja.

ANTONIO.

O! non, je ne dis pas çà, je ne dis pas çà; je n'ai pas vu fauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en vefte

blanche : il fait un chaud!... J'attendais là ma Suzannette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de Monſeigneur, & le grand bruit qui ſe feſait : je ne ſais quelle crainte m'a ſaiſi à l'occaſion de ce billet ; & s'il faut avouer ma bétiſe, j'ai ſauté ſans réflexion ſur les couches, où je me ſuis même un peu foulé le pied droit.

(*Il frotte ſon pied.*)

ANTONIO.

Puiſque c'eſt vous, il eſt juſte de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veſte en tombant.

LE COMTE *ſe jette deſſus.*

Donne-le-moi.

(*Il ouvre le papier & le referme.*)

FIGARO *à part.*

Je ſuis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier. ni comment il ſe trouvait dans votre poche?

FIGARO *embarraſſé, fouille dans ſes poches & en tire des papiers.*

Non ſûrement... Mais c'eſt que j'en ai tant. Il

faut répondre à tout .. (*il regarde un des papiers*) Ceci? ah! c'eſt une lettre de Marceline, en quatre pages, elle eſt belle!... Ne ſerait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en priſon?... non, la voici... J'avais l'état des meubles du petit château, dans l'autre poche....

LE COMTE *r'ouvre le papier qu'il tient.*

LA COMTESSE *bas à Suzanne.*

Ah dieux! Suzon. C'eſt le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout eſt perdu, c'eſt le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

Antonio.
Figaro.
Suzanne.
LaComteſſe
Le Comte

ANTONIO *s'approchant de Figaro.*

Monſeigneur dit, ſi vous ne devinez pas?

FIGARO *le repouſſe.*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappellez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero!* ce ſera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis; & que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je ſuis! que fera-t-il ſans ſon brevet? il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO, *embarraſſé.*

Il... déſirait qu'on y fît quelque choſe.

LE COMTE *regarde ſon papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'eſt... qu'en effet, il y manque peu de choſe. Il dit que c'eſt l'uſage.

LE COMTE.

L'uſage! l'uſage! l'uſage de quoi?

FIGARO.

D'y appoſer le ſceau de vos armes. Peut-être auſſi que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE *r'ouvre le papier & le chiffonne de colère.*

Allons! il eſt écrit que je ne ſaurai rien. (*à part*) C'eſt ce Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerais pas!

(*Il veut ſortir avec dépit.*)

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous ſortez, ſans ordonner mon mariage?

SCENE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, ſes Vaſſaux.*

MARCELINE, *au Comte.*

NE l'ordonnez pas, Monſeigneur; avant de lui

faire grace, vous nous devez juſtice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE (*à part*).

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens? De quelle nature? Expliquez vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

LA COMTESSE *s'aſſied ſur une bergère.*
SUZANNE *eſt derriere elle.*

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au Comte.*

Sous condition de m'épouſer. Vous êtes un grand Seigneur, le premier Juge de la Province..

LE COMTE.

Préſentez-vous au Tribunal; j'y rendrai juſtice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, Votre Grandeur permet que je faſſe auſſi valoir mes droits ſur Marceline?

LE COMTE (*à part*).

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même eſpece!

LE COMTE *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître ſot!

ANTONIO, *frappant dans ſa main.*

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup : c'eſt ſon nom.

LE COMTE.

Marceline, on ſuſpendra tout juſqu'à l'examen de vos titres, qui ſe fera publiquement dans la

grande ſalle d'audience. Honnête Bazile! agent fidele & ſûr! allez au Bourg chercher les gens du Siége.

BAZILE.

Pour ſon affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amenerez le Payſan du billet.

BAZILE.

Eſt-ce que je le connais?

LE COMTE.

Vous réſiſtez!

BAZILE.

Je ne ſuis pas entré au château, pour en faire les commiſſions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent ſur l'orgue du Village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à ſes Femmes, la mandoline aux Pages; & mon emploi, ſur-tout, eſt d'amuſer votre compagnie avec ma guittare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monfigneu, fi cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel eft ton nom, & ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je fuis Gripe-Soleil, mon bon Signeu; le petit Patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'eft fête aujourd'hui dans le troupiau; & je fais ous-ce-qu'eft toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y: mais, vous; (*à Bazile*) accompagnez Monfieur en jouant de la guittare, & chantant pour l'amufer en chemin. Il eft de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh, moi, je fuis de la....

SUZANNE *l'appaife de la main, en lui montrant la Comteffe.*

BAZILE, *furpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?...

LE COMTE.

C'eſt votre emploi : partez, ou je vous chaſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XXIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS *excepté* LE COMTE.

BAZILE (*à lui-même*).

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne fuis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE (*à part*).

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais aſſurer le mien avec Marceline. (*A Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne ſois de retour.

(*Il va prendre la guittare ſur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le ſuit.*

Conclure! oh va, ne crains rien; quand même

tu ne reviendrais jamais... tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence? .. Allons gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée.

(*Il se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante, Bazile accompagne, & tout le monde le suit.*)

SEGUEDILLE : Air noté.

Je préfère à richesse
La sagesse
De ma Suzon,
Zon, zon, zon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maitresse
De ma raison;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.*)

SCENE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans ſa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie ſcène que votre étourdi m'a value avec ſon billet.

SUZANNE.

Ah, Madame, quand je ſuis rentrée du cabinet. ſi vous aviez vu votre viſage! il s'eſt terni tout à coup : mais ce n'a été qu'un nuage; & par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc ſauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans héſiter, le charmant enfant! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvais raſſembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! Madame, au contraire; & c'eſt là que j'ai vu combien l'uſage du grand monde donne d'aiſance aux Dames comme il faut, pour mentir ſans qu'il y paraiſſe.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en ſoit la dupe? & s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher ſi bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne ſuis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il eſt certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE *ſe lève.*

Attends... Au lieu d'un autre ou de toi, ſi j'y allais moi-même.

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait perſonne d'expoſé... le Comte alors ne pourrait nier... Avoir puni ſa jalouſie, & lui prouver ſon infidélité! cela ſerait... Allons : le bonheur d'un premier hazard m'enhardit à tenter le ſecond. Fais-lui ſavoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais ſur-tout que perſonne...

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non. Il voudrait mettre ici du ſien.. Mon maſque de velours, & ma canne; que j'aille y rêver ſur la terraſſe.

(*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCENE XXV.

LA COMTESSE *ſeule.*

Il eſt aſſez effronté, mon petit projet! (*Elle ſe retourne.*) Ah le ruban! mon joli ruban! je t'oubliais! (*elle le prend ſur ſa bergère & le roule*) Tu ne me quitteras plus... Tu me rappelleras la ſcène où ce malheureux enfant... ah! Monſieur le Comte! qu'avez-vous fait?... & moi! que fais-je en ce moment?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

La Comtesse *met furtivement le ruban dans ſon ſein.*

Suzanne.

Voici la canne & votre loup.

La Comtesse.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il eſt charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embraſſe tout; & quelque choſe qui arrive, mon mariage eſt maintenant certain.

(*Elle baiſe la main de ſa maîtreſſe.*)

(*Elles ſortent.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Pendant l'entr'acte, *des valets arrangent la ſalle d'audience : on apporte les deux banquettes à doſſier des Avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre de façon que le paſſage ſoit libre par derrière. On poſe une eſtrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, ſur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du Greffier & ſon tabouret de côté ſur le devant, & des ſiéges pour Brid'oiſon & d'autres Juges, des deux côtés de l'eſtrade du Comte.*

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre repréſente une ſalle du Château, appellée ſalle du Trône, & ſervant de ſalle d'audience. ayant ſur le côté une impériale en dais, & deſſous. le portrait du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PEDRILLE *en veſte & botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE *vîte.*

M'AS-TU bien entendu ?

PEDRILLE.

Excellence, oui. (*Il ſort.*)

SCENE II.

LE COMTE *seul, criant.*

PEDRILLE?

SCENE III.

LE COMTE, PEDRILLE *revient.*

PEDRILLE.

EXCELLENCE?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PEDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PEDRILLE.

Il eſt à la grille du potager, tout ſellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le Page est arrivé.

PEDRILLE.

Dans l'hôtel?

LE COMTE.

Oui; sur-tout depuis quel tems?

PEDRILLE.

J'entens.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, & reviens vîte.

PEDRILLE.

Et s'il n'y était pas?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, & m'en rendez compte allez.

SCENE IV.

LE COMTE *ſeul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile!... la colère n'eſt bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entrepriſe ſur la Comteſſe. La camariſte enfermée quand j'arrive. La maîtreſſe affectée d'une terreur fauſſe ou vraie. Un homme qui ſaute par la fenêtre, & l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'eſt lui... Le fil m'échappe. Il y a là dedans une obſcurité... Des libertés chez mes Vaſſaux, qu'importe à gens de cette étoffe? mais la Comteſſe! ſi quelque inſolent attentait... où m'égarai-je? En vérité, quand la tête ſe monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amuſait; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle ſe reſpecte; & mon honneur.. où diable on l'a placé! De l'autre part où ſuis-je? cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon ſecret? comme il n'eſt pas encore le ſien!... Qui donc m'enchaîne à cette fantaiſie? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Etrange effet de l'irréſolution! ſi je la voulais ſans débat, je la déſirerais mille fois moins. — Ce Figaro ſe fait bien attendre! il faut le ſonder adroitement, (*Figaro paraît dans le fond : il s'arrête.*) & tâcher, dans la converſation que je vais avoir avec lui, de dé-

mêler d'une manière détournée, s'il eſt inſtruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO

FIGARO (*à part*).

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en fait par elle un ſeul mot...

FIGARO (*à part*).

Je m'en ſuis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouſer la vieille.

FIGARO (*à part*).

Les amours de Monſieur Bazile?

LE COMTE.

... Et voyons ce que nous ferons de la jeune

FIGARO (*à part*).

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *ſe retourne.*

Hein? quoi? qu'eſt-ce que c'eſt?

FIGARO *s'avance*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'eſt... la fin d'une réponſe que je feſais : *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *ſe promene.*

Sa femme!... Je voudrais bien ſavoir quelle affaire peut arrêter Monſieur, quand je le fais appeller?

FIGARO, *feignant d'aſſurer ſon habillement.*

Je m'étais ſali ſur ces couches en tombant; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le tems.

LE COMTE.

Les domeſtiques ici... ſont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'eſt qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jettant.....

FIGARO.

Un danger! on dirait que je me ſuis engoufré tout vivant...

LE COMTE.

Eſſayez de me donner le change en feignant

de le prendre, inſidieux valet! vous entendez *fort* bien que ce n'eſt pas le danger qui m'inquiette, mais le motif.

FIGARO

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renverſant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briſer les portes, enfoncer les cloiſons! je me trouve là par hazard, qui fait dans votre emportement ſi...

LE COMTE, *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'eſcalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE *en colère.*

Au corridor! (*A part.*) je m'emporte, & nuis à ce que je veux ſavoir.

FIGARO (*à part*).

Voyons-le venir, & jouons ſerré.

LE COMTE *radouci.*

Ce n'eſt pas ce que je voulais dire, laiſſons

cela. J'avais... oui, j'avais quelqu'envie de t'emmener à Londres, courier de dépêches... mais toutes réflexions faites....

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE.

Premierement, tu ne fais pas l'anglais

FIGARO.

Je fais *God-dam*.

LE COMTE.

Je n'entens pas.

FIGARO.

Je dis que je fais *God-dam*.

LE COMTE.

Hé bien?

FIGARO.

Diable! c'eſt une belle-langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, & faites ſeulement ce

geſte au garçon (*Il tourne la broche,*) *God-dam !* on vous apporte un pied de bœuf ſalé ſans pain. C'eſt admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet? rien que celui-ci (*Il débouche une bouteille,*) *God-dam !* on vous ſert un pot de bierre, en bel étain, la mouſſe aux bords. Quelle ſatisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies perſonnes qui vont trottant menu, les yeux baiſſés, coudes en arrière, & tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis ſur la bouche. Ah ! *God-dam !* elle vous ſangle un ſoufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en converſant; mais il eſt bien aiſé de voir que *God-dam* eſt le fond de la langue; & ſi Monſeigneur n'a pas d'autre motif de me laiſſer en Eſpagne...

LE COMTE (*à part*).

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO (*à part*).

Il croit que je ne fais rien; travaillons-le un peu, dans ſon genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la Comteſſe, pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, Monſeigneur, vous le ſavez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens ſur tout, & la comble de préſens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du ſuperflu, à qui nous prive du néceſſaire?

LE COMTE.

... Autrefois tu me diſais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comteſſe t'a-t-elle donné pour cette belle aſſociation?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du Docteur! tenez, Monſeigneur; n'humilions pas l'homme qui nous ſert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'eſt qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation déteſtable!

FIGARO.

Et ſi je vaux mieux qu'elle? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puiſſent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, & jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? la foule eſt là : chacun veut courir : on ſe preſſe, on pouſſe, on coudoie, on renverſe, arrive qui peut; le reſte eſt écraſé. Auſſi c'eſt fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*à part.*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*A part.*) A mon tour maintenant. (*haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'eſt un fort joli ſort : à la vérité je ne ſerai pas le courier étrenné des nouvelles intéreſſantes; mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalouſie...

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il ſaudrait la quitter ſi ſouvent, que j'aurais bientôt du mariage par-deſſus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère & de l'eſprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'eſprit pour s'avancer? Monſeigneur ſe rit du mien. Médiocre & rampant; & l'on arrive à tout.

LE COMTE.

... Il ne faudrait qu'étudier un peu ſous moi la politique.

FIGARO.

Je la ſais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui s'il y avait ici de quoi ſe vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on ſait, de ſavoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouir ce qu'on entend; ſur-tout de pouvoir au delà de ſes forces; avoir ſouvent pour grand ſecret, de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, & paraître profond, quand on n'eſt, comme on dit, que vuide & creux; jouer bien ou mal un perſonnage; répandre des eſpions & penſionner des traîtres; amolir des cachets; intercepter des lettres, & tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens, par l'importance des objets. Voilà toute la Politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'eſt l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en faſſe

qui voudra! *J'aime mieux ma mie au gué,* comme dit la chanſon du bon Roi.

LE COMTE (*à part*).

Il veut reſter. J'entens... Suzanne m'a trahi.

FIGARO (*à part*).

Je l'enfile & le paye en ſa monnaie.

LE COMTE.

Ainſi tu eſpères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuſer une vieille fille, quand votre Excellence ſe permet de nous ſouffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le Magiſtrat s'oublie, & ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaiſante?

FIGARO.

Eh! qui le ſait, Monſeigneur? *Tempo e galant' uomo,* dit l'Italien; il dit toujours la vérité : c'eſt lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE (*à part*).

Je vois qu'on lui a tout dit; il épouſera la duègne.

FIGARO (*à part*).

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS *annonçant.*

DOM Guſman Brid'oiſon.

LE COMTE.

Brid'oiſon?

FIGARO.

Eh! ſans doute. C'eſt le juge ordinaire; le Lieutenant du Siége; votre Prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le laquais ſort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reſte un moment à regarder le Comte qui rève.*

EST-CE là ce que Monſeigneur voulait ?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... je diſais d'arranger ce ſalon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'eſt-ce qu'il manque? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaiſes aux Prud'hommes, le tabouret du Greffier, deux banquettes aux Avocats, le plancher pour le beau monde, & la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE *ſeul.*

Le maraut m'embarraſſait! en diſputant, il prend ſon avantage, il vous ſerre, vous enveloppe... Ah! friponne & fripon! vous vous entendez pour me jouer? ſoyez amis, ſoyez amans, ſoyez ce qu'il vous plaira, j'y conſens; mais, parbleu, pour époux...

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

Suzanne *eſſoufflée.*

Monseigneur... pardon, Monſeigneur.

Le Comte, *avec humeur.*

Qu'eſt-ce qu'il y a, Mademoiſelle?

Suzanne.

Vous êtes en colère!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chofe apparemment ?

SUZANNE, *timidement.*

C'eft que ma maîtreffe a fes vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'inftant.

LE COMTE *le lui donne.*

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Eft-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? c'eft un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprife, & qui perd fon futur...

SUZANNE.

En payant Marceline, avec la dot que vous m'avez promife...

LE COMTE.

Que je vous ai promife, moi ?

SUZANNE, *baiſſant les yeux.*

Monſeigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, ſi vous conſentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baiſſés.*

Et n'eſt-ce pas mon devoir d'écouter ſon Excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plutôt?

SUZANNE.

Eſt-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais ſur la brune au jardin?

SUZANNE.

Eſt-ce que je ne m'y promene pas tous les ſoirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin ſi durement!

SUZANNE.

Ce matin? — & le Page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raiſon, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obſtiné, quand Bazile, de ma part?...

SUZANNE.

Quelle néceſſité qu'un Bazile?...

LE COMTE.

Elle a toujours raiſon. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah charmante! Et tu me le promets? ſi tu manquais à ta parole; entendons-nous, mon cœur: point de rendez-vous; point de dot; point de mariage.

SUZANNE, *fesant la révérence.*

Mais auſſi, point de mariage; point de droit du Seigneur, Monſeigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en rafollerai! mais ta maîtreſſe attend le flacon...

SUZANNE, *riant & rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler ſans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embraſſer.*

Délicieuſe créature!

SUZANNE *s'échappe*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle eſt à moi.

(Il s'enfuit.)

SUZANNE.

Allons vîte rendre compte à Madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE, Suzanne! où cours-tu donc ſi vîte en quittant Monſeigneur?

SUZANNE.

Plaide à préſent, ſi tu le veux; tu viens de gagner ton procès.

(*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la ſuit.*

Ah! mais, dis donc...

SCENE XI.

LE COMTE *rentre ſeul.*

Tu *viens de gagner ton procès!* — je donnais là dans un bon piége! O mes chers inſolens! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien

juſte... mais s'il allait payer la duègne... avec quoi?... s'il payait... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour ſa nièce? En careſſant cette manie... pourquoi non? dans le vaſte champ de l'intrigue, il faut ſavoir tout cultiver, juſqu'à la vanité d'un ſot. (*Il appelle*) Anto... (*Il voit entrer Marceline, &c.*)

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oiſon.*

MONSIEUR, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *en robe, & bégayant un peu.*

Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'eſt une promeſſe de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entens, & cætera, le refte.

MARCELINE.

Non, Monfieur, point d'*et cætera.*

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la fomme ?

MARCELINE.

Non, Monfieur: c'eft moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entens bien, vou-ous redemandez l'argent ?

MARCELINE.

Non, Monfieur; je demande qu'il m'époufe

BRID'OISON.

Eh, mais, j'en-entens fort bien ; & lui veu-eut-il vous époufer ?

MARCELINE

Non, Monfieur; voilà tout le procès!

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès ?

MARCELINE.

Non, Monſieur : (*à Bartholo.*) où ſommes-nous ! (*à Brid'oiſon.*) Quoi, c'eſt vous qui nous jugerez ?

BRID'OISON.

Eſt-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre choſe ?

MARCELINE, *en ſoupirant.*

C'eſt un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON.

Oui ; l'on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO, *très-gaiment, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, Monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon là quelque part?

FIGARO.

Chez Madame votre femme, à Séville, pour la servir, Monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel tems?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de

Monſieur votre fils le cadet, qui eſt un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'eſt le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monſieur eſt bien bon. Ce n'eſt là qu'une miſère.

BRID'OISON.

Une promeſſe de mariage! A-ah le pauvre benêt!

FIGARO.

Monſieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on Secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'eſt-ce pas Double-main, le Greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-eſt qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger! je ſuis garant qu'il dévore. Oh que

oui, je l'ai vu, pour l'extrait, & pour le ſupplément d'extrait : comme cela ſe pratique, au reſte.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Aſſurément, Monſieur : ſi le fonds des procès appartient aux Plaideurs, on ſait bien que la forme eſt le patrimoine des Tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon là n'è-eſt pas ſi niais que je l'avais cru d'abord. Hé bien, l'ami, puiſque tu en fais tant; nou-ous aurons ſoin de ton affaire.

FIGARO.

Monſieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous ſoyez de notre Juſtice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je ſuis de la-a Juſtice. Mais ſi tu dois, & que tu-u ne paye pas?...

FIGARO.

Alors Monſieur voit bien que c'eſt comme ſi je ne devais pas.

BRID'OISON.

San-ans doute.—Hé mais qu'eſt-ce donc qu'il dit?

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie.*

MONSEIGNEUR, Meſſieurs.

LE COMTE.

En robe ici, Seigneur Brid'oiſon! ce n'eſt qu'une affaire domeſtique. L'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON.

C'è-eſt vous qui l'êtes, Monſieur le Comte. Mais je ne vais jamais ſan-ans elle; parce que la forme, voyez-vous; la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au ſeul aſpect d'un Procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, *à l'Huiſſier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapiſſant.*

L'audience.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête;* LE COMTE *s'aſſied ſur le grand fauteuil,* BRID'OISON *ſur une chaiſe à côté;* LE GREFFIER *ſur le tabouret derrière ſa table;* LES JUGES, LES AVOCATS *ſur les banquettes;* MARCELINE *à côté de* BARTHOLO; FIGARO *ſur l'autre banquette;* LES PAYSANS ET VALETS *debout derrière.*

BRID'OISON, *à Double-main.*

DOUBLE-MAIN, a-appellez les cauſes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, *Dom Pédro George, Hidalgo, Baron de Los altos, y montes fieros, y otros montes :* contre *Alonzo Calderon,* jeune Auteur dramatique. Il eſt queſtion d'une comédie mor-née, que chacun déſavoue & rejette ſur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raiſon tous deux. Hors de Cour. S'ils font enſemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra ſon nom, le poëte ſon talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, Laboureur; contre le Receveur de la Province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'eſt pas de mon reſſort. Je ſervirai mieux mes vaſſaux, en les protégeant près du Roi. Paſſez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troiſieme. Bartholo & Figaro ſe lèvent.*

Barbe, Agar, Raab, Magdelaine, Nicole, Marceline de Verte-Allure, fille majeure; (*Marceline ſe lève & ſalue*) contre *Figaro...* nom de batême en blanc?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron eſt-ce là?

FIGARO.

C'eſt le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre anonyme *Figaro.* Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme?

(*Le Greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je ſerais fils d'un Prince.

LE COMTE, *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence, Meſſieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

..... Pour cauſe d'oppoſition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte allure.* Le Docteur *Bartholo* plaidant pour la demandereſſe, & ledit *Figaro* pour lui-même; ſi la Cour le per-

met, contre le vœu de l'uſage, & la juriſprudence du Siége.

FIGARO.

L'uſage, maître Double-main, eſt ſouvent un abus; le Client un peu inſtruit fait toujours mieux ſa cauſe, que certains Avocats qui, ſuant à froid, criant à tue-tête, & connaiſſant tout, hors le fait, s'embarraſſent auſſi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, & d'endormir Meſſieurs : plus bourſouflés après, que s'ils euſſent compoſé l'*oratio pro Murena;* moi je dirai le fait en peu de mots.

Meſſieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, & n'avez que la défenſe : avancez, Docteur, & liſez la promeſſe.

FIGARO.

Oui, promeſſe!

BARTHOLO, *mettant ſes lunettes.*

Elle eſt préciſe.

BRID'OISON.

Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

Je ſouſſigné reconnais avoir reçu de Damoiſelle, &c... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Freſcas, la ſomme de deux mille piaſtres fortes cordonnées; laquelle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château; & je l'épouſerai, par forme de reconnaiſſance, &c. Signé *Figaro*, tout court. Mes concluſions ſont au paiement du billet, & à l'exécution de la promeſſe, avec dépens. (*Il plaide.*) Meſſieurs... jamais cauſe plus intéreſſante ne fut ſoumiſe au jugement de la Cour! & depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thaleſtris...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, Avocat; convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'opo... qu'opo-oſez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, Meſſieurs, malice, erreur, ou diſtrac-

tion dans la manière dont on a lu la piece; car il n'eſt pas dit dans l'écrit; *laquelle ſomme je lui rendrai* ET *je l'épouſerai*; mais, *laquelle ſomme je lui rendrai*, OU *je l'épouſerai*; ce qui eſt bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte; ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, liſez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'eſt le plus ſûr; car ſouvent les Parties déguiſent en liſant. (*Il lit*) E.e.e. *Damoiſelle* e.e.e. *de Verte-allure* e.e.e. Ha! *la quelle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château*... ET... OU... ET... OU... Le mot eſt ſi mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je ſais ce que c'eſt.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je ſoutiens, moi, que c'eſt la conjonction co-

pulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phrase; je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je paierai la donzelle, OU je l'épouserai; à pédant pédant & demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Messieurs & ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai;* c'est ainsi qu'on dirait, Messieurs : *vous vous ferez saigner*

dans ce lit, où *vous reſterez chaudement*, c'eſt dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe* où *vous mêlerez un peu de tamarin* : dans leſquels on mêlera. Ainſi *château* où *je l'épouſerai*, Meſſieurs, c'eſt *château dans lequel*...

FIGARO.

Point du tout : la phraſe eſt dans le ſens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce ſera le Médecin*; ou bien *le Médecin*; c'eſt inconteſtable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaiſe*, ou *les ſots vous dénigreront;* ou bien *les ſots;* le ſens eſt clair; car, audit cas, *ſots ou méchants*, ſont le ſubſtantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma ſyntaxe? ainſi, je la paierai dans ce château, *virgule; ou* je l'épouſerai...

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y eſt. C'eſt, *virgule,* Meſſieurs, ou bien je l'épouſerai.

BARTHOLO, *regardant le papier : vite.*

Sans virgule, Meſſieurs.

FIGARO, *vite.*

Elle y était, Meſſieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouſe eſt-il tenu de rembourſer ?

BARTHOLO, *vite.*

Oui ; nous nous marions ſéparés de biens.

FIGARO, *vite.*

Et nous de corps, dès que mariage n'eſt pas quittance.

(*Les Juges ſe lèvent & opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaiſant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ſes dettes !

FIGARO.

Eſt-ce votre cauſe, Avocat, que vous plaidez ?

BARTHOLO.

Je défens cette Demoiſelle.

FIGARO.

Continuez à déraiſonner; mais ceſſez d'injurier. Lorſque, craignant l'emportement des plaideurs, les Tribunaux ont toléré qu'on appellât des tiers; ils n'ont pas entendu que ces défenſeurs modérés deviendraient impunément des inſolens privilégiés. C'eſt dégrader le plus noble inſtitut.

(*Les Juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les Juges*

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand Juge, il corrompt l'autre, & je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton ſombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiment.*

Courage, Marceline !

DOUBLE-MAIN *se lève; à Marceline.*

Ah, c'eſt trop fort! je vous dénonce, & pour l'honneur du Tribunal, je demande qu'avant faire droit ſur l'autre affaire, il ſoit prononcé ſur celle-ci.

LE COMTE *s'aſſied.*

Non, Greffier, je ne prononcerai point ſur mon injure perſonelle; un Juge eſpagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux aſiatiques : c'eſt aſſez des autres abus. J'en vais corriger un ſecond en vous motivant mon arrêt : tout Juge qui s'y refuſe eſt un grand ennemi des lois! Que peut requérir la demandereſſe? mariage à défaut de paiement; les deux enſemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder ſa perſonne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *laquelle ſomme je paierai à la première réquiſition, ou bien j'épouſerai, &c.* La Cour condamne le défendeur à payer deux mille piaſtres fortes, à la demandereſſe; ou bien à l'épouſer dans le jour.

(*Il ſe lève.*)

FIGARO *ſtupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt!

FIGARO.

En quoi ſuperbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, Monſeigneur.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Paſſez, Meſſieurs.

(*Le peuple ſort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma niece.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté & d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE *s'aſſied.*

AH! je reſpire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE (*à part*).

Au moins je ſuis vengé, cela ſoulage.

FIGARO (*à part*).

Et ce Bazile qui devait s'oppoſer au mariage de Marceline; voyez comme il revient! — (*Au Comte qui ſort*) Monſeigneur vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout eſt jugé.

FIGARO, *à Brid'oiſon.*

C'eſt ce gros enflé de Conſeiller...

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouſerai pas : je ſuis Gentilhomme une fois.

(*Le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouſerez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de tems : je ſuis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'eſt quelqu'enfant trouvé!

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur, ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, perdu, la preuve? Il crierait qu'on lui fait injure!

FIGARO.

Monſeigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés & joyaux d'or trouvés ſur moi par les brigans n'indiqueraient pas ma haute naiſſance; la précaution qu'on avait priſe de me faire des marques diſtinctives témoignerait aſſez combien j'étais un fils précieux : & cet hiéroglyphe à mon bras...

(*Il veut ſe dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *ſe levant vivement.*

Une ſpatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où ſavez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux! c'eſt lui!

FIGARO.

Oui, c'eſt moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'eſt Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon Docteur, ſi vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce ſervice; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illuſtres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

..... Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

Oooh! aye de moi!

MARCELINE.

Eſt-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE (*à part*).

Sa mère!

BRID'OISON.

C'eſt clair, i-il ne l'épouſera pas.

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils ſouvenirs engageaient, on ſerait tenu d'épouſer tout le monde.

☞ Ce qui ſuit, enfermé dans ces deux index, a été retranché par les Comédiens Français aux repréſentations de Paris.

BRID'OISON.

E-et ſi l'on y regardait de ſi près, per-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues! une jeuneſſe déplorable!

MARCELINE, *s'échaufant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! je n'entens pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il eſt dur de les expier après trente ans d'une vie modeſte! j'étais née, moi, pour être ſage, & je la ſuis devenue ſitôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience & des beſoins, où les ſéducteurs nous aſſiégent pendant que la miſère nous poignarde, que peut oppoſer une enfant à tant d'ennemis raſſemblés? tel nous juge ici ſévèrement, qui, peut-être, en ſa vie a perdu dix infortunées!

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux; c'eſt la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le

mépris les jouets de vos paſſions, vos victimes! c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe; vous & vos magiſtrats, ſi vains du droit de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laiſſe former mille ouvriers de l'autre ſexe.

FIGARO, *en colère.*

Ils font broder juſqu'aux ſoldats!

MARCELINE *exaltée.*

Dans les rangs mêmes plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une conſidération dériſoire: leurées de reſpects apparens, dans une ſervitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! ah, ſous tous les aſpects, votre conduite avec nous fait horreur, ou pitié!

FIGARO.

Elle a raiſon!

LE COMTE (*à part*).

Que trop raiſon!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on dieu, raiſon.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuſte? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela ſeul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouſe, une mère tendres qui te chériront à qui mieux-mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on eſt ſot, en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée où j'ai par hazard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour ſavoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Paſſer ainſi la vie à chamailler, c'eſt peſer ſur le collier ſans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne repoſent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours quoiqu'ils ceſſent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la nobleſſe, & le château? vous impo-oſez à la juſtice.

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle ſotiſe, la juſtice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'aſſommer vingt fois Monſieur, qui ſe trouve aujourd'hui mon père! mais, puiſque le ciel a ſauvé ma vertu de ces dangers; mon père, agréez mes excuſes.... Et vous, ma mère, embraſſez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui ſaute au cou.*)

SCENE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourſe à la main.*

MONSEIGNEUR, arrêtez; qu'on ne les marie

pas : je viens payer Madame avec la dot que ma maîtreſſe me donne.

LE COMTE (*à part*).

Au diable la maîtreſſe ! Il ſemble que tout conſpire...

(*Il ſort.*)

SCENE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embraſſer ſa mère, dit à Suzanne.*

AH ! oui payer ! Tiens, tiens.

SUZANNE *ſe retourne.*

J'en vois aſſez : ſortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtiſe & ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE *en colère.*

Et que tu l'épouſes à gré puiſque tu la careſſes.

FIGARO, *gaiment.*

Je la careſſe; mais je ne l'épouſe pas.

(*Suzanne veut ſortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE *lui donne un ſoufflet.*

Vous êtes bien inſolent d'oſer me retenir!

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il çà de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en ſupplie, enviſage bien cette chère femme là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?..

SUZANNE.

Affreuſe.

FIGARO.

Et vive la jalouſie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embraſſe ta mère, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente eſt mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous ſa mère!

(*Elles reſtent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'eſt donc de tout à l'heure?

FIGARO.

... Que je le ſais.

MARCELINE *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne ſe trompait que de motif; c'était le ſang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi, le bon ſens, ma mère, qui me ſervait d'inſtinct quand je vous refuſais, car j'étais loin de vous haïr; témoin l'argent...

MARCELINE *lui remet un papier.*

Il eſt à toi : reprens ton billet, c'eſt ta dot.

SUZANNE *lui jette la bourſe.*

Prens encore celle-ci.

FIGARO.

Grand-merci.

MARCELINE *exaltée.*

Fille aſſez malheureuſe, j'allais devenir la plus miſérable des femmes, & je ſuis la plus fortunée des mères! Embraſſez-moi, mes deux enfans; j'unis en vous toutes mes tendreſſes. Heureuſe autant que je puis l'être, ah, mes enfans, combien je vais aimer!

FIGARO *attendri : avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère! arrête donc! voudrais-tu voir ſe fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaiſſe? elles ſont

de joie, au moins. Mais quelle ſtupidité! j'ai manqué d'en être honteux: je les ſentais couler entre mes doigts, regarde; (*Il montre ſes doigts écartés*) & je les retenais bêtement! vas te promener la honte! je veux rire & pleurer en même tems; on ne ſent pas deux fois ce que j'éprouve.

(*Il embraſſe ſa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

Bartholo.
Antonio.
Suzanne.
Figaro.
Marceline.
Brid'oiſon.

MARCELINE.

O mon ami!

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON *s'eſſuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi, je ſuis donc bê-ête auſſi!

FIGARO *exalté.*

Chagrin, c'eſt maintenant que je puis te défier: atteins-moi, ſi tu l'oſes, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, ſavez. Les vôtres ſe baillent-ils la main?

BARTHOLO.

Ma main! puiſſe-t-elle ſe deſſécher & tomber, ſi jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*à Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah, mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' ſœur à ſti qui n'eſt l'enfant de perſonne?

BRID'OISON.

Eſt-ce que cela-a ſe peut, imbécille? on-on eſt toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!... il ne l'aura jamais.

(*Il ſort.*

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

ET cherche à préſent qui t'adopte.

(*Il veut ſortir.*)

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramene.*

Arrêtez, Docteur, ne ſortez pas.

FIGARO (*à part.*)

Non, tous les fots d'Andalouſie, ſont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'eſt votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'eſprit, des talens, de la figure.

Suzanne.
Bartholo.
Marceline.
Figaro.
Brid'oiſon.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE, *le careſſant.*

Nous aurons tant de ſoin de vous, Papa!

SUZANNE, *le careſſant.*

Nous vous aimerons tant, petit Papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! voilà que je ſuis plus bête encor que Monſieur, moi. (*Montrant Brid'oiſon.*) Je me laiſſe aller comme un enfant. (*Marceline & Suzanne l'embraſſent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il ſe retourne.*) Qu'eſt donc devenu Monſeigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui ſon dernier mot. S'il machinait quelqu'autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

Tous enſemble.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCENE XX.

BRID'OISON, *ſeul.*

PLUS bê-ête encor que Monſieur! on peut ſe dire à ſoi-même ces-es ſortes de choſes-là, mais... I-ils ne ſont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci.

(*Il ſort.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre repréſente une galerie ornée de candelabres, de luſtres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite eſt une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *la tenant à bras le corps.*

Hé bien! amour, es-tu contente? elle a converti ſon Docteur, cette fine langue dorée de ma mère! malgré ſa répugnance, il l'épouſe, & ton bouru d'oncle eſt bridé; il n'y a que Monſeigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon réſultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'auſſi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne ſortent pas des ſiennes. Une rivale acharnée te pourſuivait; j'étais tourmenté par une furie; tout cela s'eſt changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme ſeul au monde; & voilà que j'ai tous mes parens; pas ſi magnifiques, il eſt vrai, que je me les étais galonés; mais aſſez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choſes que tu avais diſpoſées, que nous attendions, mon ami, n'eſt pourtant arrivée!

FIGARO.

Le hazard a mieux fait que nous tous, ma petite: ainſi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre: & depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la Terre, juſqu'au paiſible aveugle qui ſe laiſſe mener par ſon chien, tous ſont le jouet de ſes caprices; encor l'aveugle au

chien, eſt-il ſouvent mieux conduit, moins trompé dans ſes vues, que l'autre aveugle avec ſon entourage.— Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour...

(*Il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah! c'eſt le ſeul qui m'intéreſſe!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je ſois le bon chien qui le mène à ta jolie mignone porte; & nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour & toi?

FIGARO.

Moi & l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prens, je veux bien que mille millions de galans...

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie !

SUZANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on pluſieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le tems vieilles folies deviennent ſageſſe, & qu'anciens petits menſonges aſſez mal plantés ont produit de groſſes, groſſes vérités ; on en a de mille eſpeces. Et celles qu'on ſait, ſans oſer les divulguer ; car toute vérité n'eſt pas bonne à dire : & celles qu'on vante, ſans y ajouter foi ; car toute verité n'eſt pas bonne à croire : & les ſermens paſſionnés, les menaces des mères, les proteſtations des buveurs, les promeſſes des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui ſoit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle eſt folle ; elle an-

nonce que tu es heureux, Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur ſur ce point: qu'il s'y morfonde; & c'eſt ſa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre: il n'en ſera plus queſtion.

FIGARO.

Ta bonne vérité!

SUZANNE.

Je ne ſuis pas comme vous autres ſavans; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'eſt guère.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'eſt pas même aſſez.

SUZANNE.

Je n'entens pas toutes ces fineſſes; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, & tu feras une belle exception à l'uſage.

(*Il veut l'embraſſer.*)

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avais raiſon de le dire; en quelque endroit qu'ils ſoient, croyez qu'ils ſont enſemble. Allons donc, Figaro, c'eſt voler l'avenir, le mariage & vous-même, que d'uſurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il eſt vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuſe.

(*Il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient*

Elle vous fuit.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement.

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'eſt Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'eſt pas homme à laiſſer échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à préſent de m'avoir confié ſes projets. Je vous ſais par cœur. Laiſſez-moi.

(*Elle veut ſortir.*)

SUZANNE *ſe jette à genoux.*

Au nom du Ciel eſpoir de tous! vous ne ſavez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles & la dot que vous me donnez!...

LA COMTESSE *la relève.*

Hé mais... je ne ſais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'eſt que je ne ſuis qu'une étourdie (*elle la baiſe au front,*) où eſt ton rendez-vous?

SUZANNE *lui baise la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prens cette plume, & fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame! au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte.

(*Suzanne s'assied, la Comtesse dicte.*)

Chanson nouvelle, sur l'air:... Qu'il fera beau, ce soir, sous les grands Maronniers:... Qu'il fera beau ce soir...

SUZANNE *écrit.*

Sous les grands Maronniers... après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE *relit.*

C'eſt juſte. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter ?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle ſervira de réponſe. Écris ſur le revers : *renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah ! *le cachet !...* celui-ci, Madame, eſt plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un ſouvenir douloureux.*

Ah !

SUZANNE *cherche ſur elle.*

Je n'ai pas d'épingle, à préſent !

LA COMTESSE *détache ſa lévite.*

Prens celle-ci. (*Le ruban du Page tombe de ſon ſein à terre.*) Ah mon ruban !

SUZANNE *le ramaſſe.*

C'eſt celui du petit voleur! vous avez eu la cruauté?...

LA COMTESSE.

Falait-il le laiſſer à ſon bras? c'eût été joli! donnez donc?

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du ſang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCENE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN *en fille,* FANCHETTE *& beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, & tenant des bouquets.* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du bourg qui viennent vous préſenter des fleurs.

LA COMTESSE, *ſerrant vîte ſon ruban.*

Elles ſont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*montrant Chérubin.*) Quelle eſt cet aimable enfant qui a l'air ſi modeſte?

UNE BERGERE.

C'eſt une couſine à moi, Madame, qui n'eſt ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle eſt jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, feſons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin & le baiſe au front.*) Elle en rougit! (*à Suzanne,*) ne trouves-tu pas, Suzon,... qu'elle reſſemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN *à part, les mains ſur ſon cœur.*

Ah! Ce baiſer-là m'a été bien loin!

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, Monſeigneur, qu'il y eſt; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ſes hardes y ſont encor, & voilà ſon chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, & regardant toutes les filles, il reconnaît Chérubin, lui enlève ſon bonnet de femme, ce qui fait retomber ſes longs cheveux en cadenette. Il lui met ſur la tête le chapeau d'ordonnance, & dit :*) Eh parguenne, v'la notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je diſais là haut que c'était lui!...

LE COMTE *en colère.*

Eh bien, Madame?

LA COMTESSE.

Hé bien, Monſieur! vous me voyez plus ſurpriſe que vous, &, pour le moins, auſſi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je ſerais coupable, en effet, ſi je diſſimulais encor. Il était deſcendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous nous avez ſurpriſes l'habillant : votre premier mouvement eſt ſi vif! il s'eſt ſauvé, je me ſuis troublée, l'effroi général a fait le reſte.

LE COMTE *avec dépit à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN *ôtant ſon chapeau bruſquement.*

Monſeigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta déſobéiſſance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah, Monſeigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embraſſer, vous ſavez bien que vous dites toujours : *ſi tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougiſſant.*

Moi! j'ai dit cela.

FANCHETTE.

Oui, Monſeigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie.

LE COMTE (*à part*).

Être enforcelé par un Page!

LA COMTESSE.

Hé bien! Monſieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, auſſi naïf que le mien, atteſte enfin deux vérités; que c'eſt toujours ſans le vouloir, ſi je vous cauſe des inquiétudes: pendant que vous épuiſez tout, pour augmenter & juſtifier les miennes.

ANTONIO.

Vous auſſi, Monſeigneur? Dame! je vous la

redrefferai comme feue fa mère, qui eft morte... Ce n'eft pas pour la conféquence; mais c'eft que Madame fait bien que les petites filles, quand elles font grandes...

LE COMTE *déconcerté (à part).*

Il y a un mauvais génie, qui tourne tout ici contre moi!

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, fi vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danfe.

LE COMTE.

Vous, danfer! vous n'y penfez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO *remuant la jambe.*

Je ſoufre encor un peu; ce n'eſt rien. (*aux jeunes filles.*) Allons mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fuſſent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très-heureux, ſans doute, autrement....

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'eſt pelotonné en tombant juſqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'eſt-ce pas, ſerait reſté en l'air! (*aux jeunes filles.*) Venez-vous, Meſdemoiſelles?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce tems, le petit Page galopait ſur ſon cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au-pas!...

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez ſon brevet dans la poche?

FIGARO *un peu étonné.*

Aſſurément, mais quelle enquête? (*aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles.

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'eſt qu'un menteur.

FIGARO *ſurpris.*

Chérubin!... (*à part.*) Peſte du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y ſuis... j'y ſuis... Hé qu'eſt-ce qu'il chante?

LE COMTE *ſèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'eſt lui qui a ſauté ſur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit... cela ſe peut! je ne diſpute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainſi vous & lui?...

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de ſauter peut gagner: voyez les moutons de Panurge; & quand vous êtes en colère, il n'y a perſonne qui n'aime mieux riſquer...

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On aurait ſauté deux douzaines; & qu'eſt-ce que cela fait, Monſeigneur, dès qu'il n'y a perſonne de bleſſé? (*aux jeunes filles.*) Ah ça, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une Comédie?

(*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le ſignal de la marche. A vos poſtes, les belles, à vos poſtes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras.

(*Tous s'enfuient, Chérubin reſte ſeul la tête baiſſée.*)

SCENE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

EN voit-on de plus audacieux? (*au Page.*) Pour vous, Monſieur le fournois, qui faites le honteux; allez vous r'habiller bien vîte; & que je ne vous rencontre nulle part de la ſoirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de priſon.

(*Il met ſon chapeau & s'enfuit.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *s'évente fortement ſans parler.*

LE COMTE.

QU'A-T-IL au front de ſi heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son... premier chapeau d'officier, ſans doute. aux enfans tout ſert de hochet.

(*Elle veut ſortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous reſtez pas, Comteſſe?

LA COMTESSE.

Vous ſavez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un inſtant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE (*à part*).

La noce! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le Comte & la Comtesse s'assoient vers un des côtés de la galerie.

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis, l'on joue les folies d'Espagne d'un mouvement de marche.* (Simphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l'épaule.*

L'ALGUAZIL. LES PRUD'HOMMES, BRID'-OISON.

LES PAYSANS ET LES PAYSANNES *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc.*

DEUX AUTRES, *les gants & le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, ſemblables aux premiers, pour Marceline.*

FIGARO *donne la main à* MARCELINE, *comme celui qui doit la remettre au* DOCTEUR, *lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en paſſant devant le Comte, remettent à ſes valets tous les ajuſtemens deſtinés à* SUZANNE *& à* MARCELINE.

LES PAYSANS ET LES PAYSANNES *s'étant rangés ſur deux colonnes à chaque côté du ſalon, on danſe une repriſe du fendango* (Air noté) *avec des caſtagnettes : puis on joue la ritournelle du Duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au* COMTE; *elle ſe met à genoux devant lui.*

Pendant que le COMTE *lui poſe la toque, le voile & lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le Duo ſuivant.* (Air noté.)

Jeune Epouſe, chantez les bienfaits & la gloire
D'un Maître qui renonce aux droits qu'il eut ſur vous,
Préférant au plaiſir, la plus noble victoire,
Il vous rend chaſte & pure aux mains de votre époux.

SUZANNE *eſt à genoux, &, pendant les derniers vers du Duo, elle tire le Comte par ſon manteau & lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main qu'elle a du côté des Spectateurs, à ſa tête, où le Comte a l'air d'ajuſter ſa toque, elle lui donne le billet.*

LE COMTE *le met furtivement dans ſon ſein; on acheve de chanter le Duo; la Fiancée ſe relève, & lui fait une grande révérence.*

FIGARO *vient la recevoir des mains du Comte & ſe retire avec elle, à l'autre côté du ſalon, près de Marceline.*

(*On danſe une autre repriſe du fendango, pendant ce tems.*)

LE COMTE *preſſé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre & tire le papier de ſon ſein; mais en le ſortant il fait le geſte d'un homme qui s'eſt cruellement piqué le doigt; il le ſecoue, le preſſe, le ſuce, &, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainſi que Figaro, l'orcheſtre joue pianiſſimo.*)

DIANTRE ſoit des femmes, qui fourent des épingles par-tout !

(*Il la jette à terre, puis il lit le billet & le baiſe.*)

FIGARO *qui a tout vu, dit à ſa mère & à Suzanne :*

C'eſt un billet doux, qu'une fillette aura gliſſé dans ſa main en paſſant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageuſement piqué.

La danſe reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponſe. Il cherche à terre, & retrouve enfin l'épingle qu'il attache à ſa manche.

FIGARO, *à Suzanne & Marceline.*

D'un objet aimé tout eſt cher. Le voilà qui ramaſſe l'épingle. Ah, c'eſt une drôle de tête!

Pendant ce tems, Suzanne a des ſignes d'intelligence avec la Comteſſe. La danſe finit, la ritournelle du duo recommence.

FIGARO *conduit* Marceline *au* Comte, *ainſi qu'on a conduit* Suzanne; *à l'inſtant où le Comte prend la toque, & où l'on va chanter le duo, on eſt interrompu par les cris ſuivans :*

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, Meſſieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes.

(*Les gardes vont vîte à cette porte.*)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'eſt-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monſeigneur, c'eſt Monſieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre ſeul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaiſance.

LA COMTESSE.

Suzanne?... elle reviendra. (*à part à Suzanne.*) Allons changer d'habits.

(*Elle ſort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter!

SCENE X.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la Comtesse & Suzanne;* BAZILE *tenant sa guittare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant sur l'air du Vaudeville de la fin.* (Air noté.)

« *Cœurs sensibles, cœurs fidèles,*
« *Qui blâmez l'amour léger;*
« *Cessez vos plaintes cruelles :*
« *Est-ce un crime de changer?*
« *Si l'amour porte des aîles,*
« *N'est-ce pas pour voltiger?*
« *N'est-ce pas pour voltiger?*
« *N'est-ce pas pour voltiger?* »

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des aîles au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, *montrant Gripe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéiſſance à Monſeigneur, en amuſant Monsieur, qui eſt de ſa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer ſa juſtice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! Monſigneu! il ne m'a pas amuſé du tout: avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin que demandez-vous, Bizile?

BAZILE

Ce qui m'appartient, Monſeigneur, la main de Marceline; & je viens m'oppoſer...

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-tems que Monſieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monſieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puiſque mes yeux vous ſervent ſi bien de mi-

roir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine ſeulement d'approximer Madame..

BARTHOLO, *en riant.*

Eh pourquoi? laiſſe le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis?...

FIGARO.

Nous amis!

BAZILE.

Quelle erreur!

FIGARO, *vîte.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vîte.*

Et lui, des vers comme un Journal?

FIGARO, *vîte.*

Un muſicien de guinguette!

BAZILE, *vîte.*

Un poſtillon de gazette!

FIGARO, *vite.*

Cuître d'oratorio!

BAZILE, *vite.*

Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.*

Insolens tous les deux!

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvait!

BAZILE.

Disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répete!

FIGARO.

Et pourquoi non, ſi cela eſt vrai? es-tu un Prince, pour qu'on te flagorne? ſouffre la vérité, Coquin, puiſque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur : ou ſi tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez vous promis, oui ou non, ſi dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE.

Que ſi vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaiſance.

Tous enſemble.

Il eſt trouvé.

BAZILE

Qu'à cela ne tienne?

Tous ensemble, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable!

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vous-ous renoncez à ſa chere mère!

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement?

FIGARO.

D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que Monſieur eſt de quelque choſe ici, je déclare moi, que je n'y ſuis plus de rien.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

AH! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE (*à part*).

Moi, ma maîtresse!

(*Il se leve.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

Tous ensemble.

Vivat!

(*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(Il veut sortir avec les autres.)

SCENE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE. LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

ET moi je vas aider à ranger le feu d'artifice sous les grands maronniers; comme on l'a dit.

LE COMTE *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la Comtesse qui est incommodée, d'où le

verra-t-elle l'artifice? c'eſt ſur la terraſſe qu'il le faut, vis-à-vis ſon appartement.

FIGARO.

Tu l'entens, Gripe-Soleil? la terraſſe.

LE COMTE.

Sous les grands maronniers! belle idée! (*En s'en allant, à part.*) Ils allaient incendier mon rendez-vous!

— — —

SCENE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

QUEL excès d'attention, pour ſa femme!

(*Il veut ſortir.*)

MARCELINE *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un ſentiment mal dirigé m'avait rendue injuſte envers ta charmante femme : je la ſuppo-

fais d'accord avec le Comte, quoique j'euſſe appris de Bazile, qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connaiſſiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulſions féminines. Je puis défier la plus ruſée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il eſt toujours heureux de le penſer, mon fils; la jalouſie...

FIGARO.

... N'eſt qu'un ſot enfant de l'orgueil, ou c'eſt la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-deſſus, ma mère, une philoſophie... imperturbable; & ſi Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura long-tems travaillé....

(Il ſe retourne & apperçoit Fanchette qui cherche de côté & d'autre.)

SCENE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

EEEH!... ma petite coufine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça non : on dit que c'eft malhonête.

FIGARO.

Il eft vrai; mais comme cela eft utile, on fait aller fouvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais fi quelqu'un était là.

FIGARO.

Déjà diffimulée, friponne! vous favez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'eſt pas lui que je cherche, car je fais fort bien où il eſt : c'eſt ma couſine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite couſine?

FANCHETTE.

A vous, petit couſin, je le dirai. — C'eſt... ce n'eſt qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!... & de quelle part, coquine? à votre âge, vous faites déjà un met... (*Il ſe reprend & dit d'un ton doux.*) Vous faites déjà très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; & ma jolie couſine eſt ſi obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de ſe fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non non, je badine; tiens, ta petite épingle

eſt celle que Monſeigneur t'a dit de remettre à Suzanne, & qui ſervait à cachetter un petit papier, qu'il tenait; tu vois que je ſuis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le ſavez ſi bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'eſt qu'il eſt aſſez gai de ſavoir comment Monſeigneur s'y eſt pris pour t'en donner la commiſſion.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *tiens, petite Fanchette, rens cette épingle à ta belle couſine, & dis lui ſeulement que c'eſt le cachet des grands maronniers.*

FIGARO.

Des grands?...

FANCHETTE.

Maronniers. Il eſt vrai qu'il a ajouté : *prens garde que perſonne ne te voye...*

FIGARO.

Il faut obéir, ma couſine : heureuſement per-

ſonne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commiſſion, & n'en dites pas plus à Suzanne, que Monſeigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirais-je? il me prend pour un enfant, mon couſin.

(*Elle ſort en ſautant.*)

SCENE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

HÉ BIEN, ma mère?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils.

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci!... il y a réellement des choſes!...

[illegible]

Il y a des [illegible]

[illegible]

Ce que [illegible] là comme un [illegible]

[illegible]

Ce cœur [illegible] ballon [illegible]

[illegible]

Mais cette éponge [illegible] ramassée !...

[illegible]

La jalousie [illegible] philosophie [illegible] m'attrape un jour [illegible]

[illegible]

Oh, ma mère, on parle comme on sent : mettez le plus glacé des Juges à plaider dans la propre cause, & voyez-le expliquer [illegible] — [illegible] m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu !

— Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en eſt pas où elle le croit, ma mère, avec ſes maronniers! ſi mon mariage eſt aſſez fait pour légitimer ma colère; en revanche, il ne l'eſt pas aſſez pour que je n'en puiſſe épouſer une autre, & l'abandonner. .

MARCELINE.

Bien conclu! abîmons tout ſur un ſoupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'eſt toi qu'elle joue, & non le Comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner ſans appel? ſais-tu ſi elle ſe rendra ſous les arbres, à quelle intention elle y va; ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyais plus fort en jugement!

FIGARO, *lui baiſant la main avec respect.*

Elle a raiſon, ma mère, elle a raiſon, raiſon, toujours raiſon! mais accordons, maman, quelque choſe à la nature: on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuſer & d'agir. Je ſais où eſt le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

MARCELINE, *seule.*

ADIEU : & moi auſſi, je le ſais. Après l'avoir arrêté, veillons ſur les voies de Suzanne; ou plutôt avertiſſons-la; elle eſt ſi jolie créature! Ah quand l'intérêt perſonnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous ſommes toutes portées à ſoutenir notre pauvre ſexe opprimé contre ce fier, ce terrible... (*en riant*) & pour tant un peu nigaud de ſexe maſculin.

(*Elle ſort.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre repréſente une ſalle de maronniers, dans un parc; deux pavillons, kioſques, ou temples de jardins, ſont à droite & à gauche; le fond eſt une clairière ornée, un ſiége de gazon ſur le devant. Le theâtre eſt obſcur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE *ſeule, tenant d'une main deux biſcuits & une orange; & de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'eſt celui-ci.—S'il allait ne pas venir à préſent; mon petit rôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas ſeulement me donner une orange & deux biſcuits! — Pour qui, Mademoiſelle? — Eh bien, Monſieur, c'eſt pour quelqu'un. — Oh nous ſavons. — & quand ça ſerait : parce que Monſeigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté

un fier baiſer, ſur la joue!... que fait-on? il me le rendra peut-être! (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri.*) Ah!...

(*Elle s'enfuit, & elle entre dans le pavillon à ſa gauche.*)

SCENE II.

FIGARO, *un grand manteau ſur les épaules, un large chapeau rabattu,* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord ſeul.*

C'EST Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à meſure qu'ils arrivent, & dit d'un ton farouche:*) bon-jour, Meſſieurs; bon-ſoir: êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as preſſés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure eſt-il bien à peu-près?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conſpirateur!

FIGARO, *s'agitant.*

N'eſt-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes raſſemblés au château?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas, dans le parc, attendre un ſignal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Meſſieurs; c'eſt ici, ſous ces maronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouſe; & le loyal Seigneur qui ſe l'eſt deſtinée.

BAZILE, *ſe rappellant la journée.*

Ah! vraiment je ſais ce que c'eſt. Retirons-

SCENE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

MADAME tremble! eſt-ce qu'elle aurait froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La ſoirée eſt humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si Madame n'avait pas beſoin de moi, je prendrais l'air un moment, ſous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'eſt le ſerein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y ſuis toute faite.

FIGARO (*à part.*)

Ah oui, le ſerein!

(*Suzanne ſe retire près de la couliſſe, du côte oppoſé à Figaro.*)

SCENE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro & Suzanne retirés de chaque côté ſur le devant.

CHÉRUBIN *en habit d'officier arrive en chantant gaiment la repriſe de l'air de la romance.*

LA, la, la, &c.

J'avais une maraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE (*à part*)

Le petit Page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On ſe promene ici; gagnons vîte mon aſyle, où la petite Fanchette... C'eſt une femme!

LA COMTESSE *écoute.*

Ah grands Dieux!

CHÉRUBIN *ſe baiſſe en regardant de loin.*

Me trompai-je? à cette coëffure en plumes qui ſe deſſine au loin dans le crépuſcule, il me ſemble que c'eſt Suzon.

LA COMTESSE (*à part*).

Si le Comte arrivait!...

LE COMTE *paraît dans le fond.*

CHÉBUBIN *s'approche & prend la main de la Comteſſe, qui ſe défend.*

Oui, c'eſt la charmante fille qu'on nomme Suzanne; eh pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main; à ce petit tremblement qui l'a ſaiſie; ſur-tout au battement de mon cœur!

(*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comteſſe, elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compaſſion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je ſuis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE *s'avançant, dit à part.*

N'eſt-ce pas Suzanne que j'apperçois?

CHÉRUBIN, *à la Comteſſe.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'eſt pas lui que tu attens.

LA COMTESSE.

Qui donc!

LE COMTE (*à part*).

Elle eſt avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'eſt Monſeigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE (*à part avec fureur*).

C'eſt encor le Page infernal!

FIGARO (*à part*).

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE (*à part*).

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne ſera pas au moins ſans avoir reçu le prix de mon obéiſſance.

LA COMTESSE *effrayée.*

Vous prétendez?...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baiſers pour ton compte, & puis cent pour ta belle maîtreſſe.

LA COMTESSE.

Vous oſeriez?

CHÉRUBIN.

Oh que oui, j'oſerai; tu prens ſa place auprès de Monſeigneur, moi celle du Comte auprès de toi : le plus attrapé, c'eſt Figaro.

FIGARO (*à part*).

Ce brigandeau!

SUZANNE (*à part*).

Hardi comme un Page.

CHÉRUBIN *veut embraſſer la Comteſſe.*

LE COMTE *ſe met entre deux & reçoit le baiſer.*

LA COMTESSE, *ſe retirant.*

Ah ciel!

FIGARO *à part, entendant le baiſer.*

J'épouſais une jolie mignone!

(*Il écoute.*)

CHÉRUBIN *tâtant les habits du Comte.*

(*A part.*)

C'eſt Monſeigneur.

(*Il s'enfuit dans le pavillon où ſont entrées Fanchette & Marceline.*)

SCENE VII.

FIGARO, LE COMTE,
LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

JE vais...

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puiſque vous ne redoublez pas le baiſer.
(*Il croit lui donner un ſouflet.*

FIGARO *qui eſt à portée, le reçoit.*

Ah!

LE COMTE.

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO *à part, s'éloigne en ſe frottant la joue.*

Tout n'eſt pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah, ah, ah, ah!

LE COMTE, *à la Comteſſe, qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-on quelque choſe à ce Page! il reçoit le plus rude ſouflet, & s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO (*à part*).

S'il s'affligeait de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un pas... (*à la Comteſſe*) mais laiſſons cette bizarerie; elle empoiſonnerait le plaiſir que j'ai de te trouver dans cette ſalle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'eſpériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'eſt pas pour te priver du baiſer que je l'ai pris.

(*Il la baiſe au front.*)

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO (*à part*).

Coquine!

SUZANNE (*à part*).

Charmante!

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Mais quelle peau fine & douce, & qu'il s'en faut que la Comteſſe ait la main auſſi belle!

LA COMTESSE (*à part*).

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme & rondelet? ces jolis doigts pleins de grace & d'eſpiéglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainſi l'amour?...

LE COMTE.

L'amour... n'eſt que le roman du cœur : c'eſt

le plaifir qui en eft l'hiftoire; il m'amene à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen fi refpectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la careffant.*

Ce que je trouve en toi, ma Beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

... Je ne fais : moins d'uniformité peut-être; plus de piquant dans les manières; un je ne fais quoi, qui fait le charme; quelquefois un refus, que fais-je? Nos femmes croyent tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment! (quand elles nous

aiment.) Et font ſi complaiſantes & ſi conſtamment obligeantes, & toujours, & ſans relâche, qu'on eſt tout ſurpris, un beau ſoir, de trouver la ſatiété, où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE (*à part*).

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai penſé mille fois que ſi nous pourſuivons ailleurs ce plaiſir qui nous fuit chez elles, c'eſt qu'elles n'étudient pas aſſez l'art de ſoutenir notre goût, de ſe renouveller à l'amour, de ranimer, pour ainſi dire, le charme de leur poſſeſſion, par celui de la variété.

LA COMTESSE *piquée.*

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? changerons-nous la marche de la nature? notre tâche à nous fut de les obtenir : la leur...

LA COMTESSE.

La leur?...

LE COMTE.

Eſt de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne ſera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO (*à part*).

Ni moi.

SUZANNE (*à part*).

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul beſoin d'y ſonger, toi que l'amour a faite, & ſi vive & ſi jolie! avec un grain de caprice tu feras la plus agaçante maîtreſſe! (*Il la baiſe au front.*) Ma Suzanne, un Caſtillan n'a que ſa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus ſur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre eſt ſans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO (*à part*).

On n'eſt pas plus coquine que cela.

SUZANNE (*à part*).

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE (*à part*).

Elle eſt intéreſſée; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce ſont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laiſſer paſſer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO (*à part*).

Elle y va, ma foi! je m'en doutais.

(*Il s'avance.*)

LE COMTE *groſſit ſa voix en ſe retournant.*

Qui paſſe ici?

FIGARO, *en colère.*

Paſſer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comteſſe.*

C'eſt Figaro!...

(*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous ſuis.

(*Elle entre dans le pavillon à ſa droite, pendant que le Comte ſe perd dans le bois au fond.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obſcurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte & la Comteſſe, qu'il prend pour Suzanne.*

JE n'entens plus rien; ils ſont entrés; m'y

voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres époux mal-à-droits, qui tenez des eſpions à gages, & tournez des mois entiers autour d'un ſoupçon, ſans l'aſſeoir; que ne m'imitez-vous? dès le premier jour je ſuis ma femme, & je l'écoute; en un tour de main on eſt au fait : c'eſt charmant, plus de doutes; on ſait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement*) Heureuſement que je ne m'en ſoucie guère, & que ſa trahiſon ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'eſt avancée doucement dans l'obſcurité.*

(*A part.*)

Tu vas payer tes beaux ſoupçons. (*Du ton de voix de la Comteſſe.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peſte eût étouffé en naiſſant...

SUZANNE, *du ton de la Comteſſe.*

Eh! mais, c'eſt Figaro!

FIGARO *regarde, & dit vivement.*

Madame la Comteſſe!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vîte.*

Ah! Madame, que le ciel vous amene à propos! où croyez-vous qu'eſt Monſeigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vîte.*

Et Suzanne mon épouſée, où croyez-vous qu'elle ſoit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très-vîte.*

Cette Suzon qu'on croyait ſi vertueuſe, qui feſait de la réſervée! Ils font enfermés là-dedans. Je vais appeller.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec ſa main, oublie de déguiſer ſa voix.*

N'appellez pas.

FIGARO (*à part*).

Eh c'eſt Suzon! God-dam!

SUZANNE, *du ton de la Comteſſe.*

Vous paraiſſez inquiet.

FIGARO (*à part*).

Traîtreſſe! qui veut me ſurprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En ſentez-vous le vif deſir?

SUZANNE.

Je ne ferais donc pas de mon ſexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a perſonne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE (*à part*).

Comme je le ſoufletterais!

FIGARO (*à part*).

Il ferait bien gai qu'avant la noce!

SUZANNE.

Mais qu'eſt-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'affaiſonne pas?

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le reſpect diſſimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne ſais ſi vous le penſez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! Madame, je vous adore. Examinez le tems, le lieu, les circonſtances, & que le dépit ſupplée en vous aux graces qui manquent à ma prière.

SUZANNE (*à part*).

La main me brûle.

FIGARO (*à part*).

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, Monſieur, avez-vous ſongé?...

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

... Que pour la colère & l'amour...

FIGARO.

... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, Madame?

SUZANNE *de sa voix naturelle, & lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah Demonio! quel souflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel souflet! & celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne : & voilà pour tes

ſoupçons; voilà pour tes vengeances & pour tes trahiſons, tes expédiens, tes injures & tes projets. C'eſt-il çà de l'amour? dis donc comme ce matin?

FIGARO *rit en ſe relevant.*

Santa barbara! oui c'eſt de l'amour. Oh bonheur! oh délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe, ma bien aimée, ſans te laſſer. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtriſſures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon fripon, vous n'en ſéduiſiez pas moins la Comteſſe, avec un ſi trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au ſon de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien roſſer & garder rancune eſt auſſi par trop

féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui; & comment cet habit, qui m'abuſait, te montre enfin innocente...

SUZANNE.

Eh c'eſt toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Eſt-ce notre faute à nous, ſi voulant muzeler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah Figaro, pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là! — Sa femme? O douze ou quinze mille fois ſpirituelles femelles! — Ainſi les baiſers de cette ſalle?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du Page?

SUZANNE, *riant.*

A Monſieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A perſonne.

FIGARO

En êtes-vous ſûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des ſouflets, Figaro.

FIGARO *lui baiſe la main.*

Ce ſont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, Superbe! humilie-toi.

FIGARO *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela eſt juſte; à genoux, bien courbé, proſterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah ce pauvre Comte, quelle peine il s'eſt donnée...

FIGARO *ſe releve ſur ſes genoux.*

... Pour faire la conquête de ſa femme!

SCENE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, & va droit au pavillon à ſa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

JE la cherche en vain dans le bois, elle eſt peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'eſt lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, & moi je croyais...

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu?

(*Il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la Comtesse!... Ah! je suis sans armes.

(*Il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout à fait en déguisant sa voix.*

Pardon, Madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire était destiné pour la noce.

LE COMTE (*à part*).

C'eſt l'homme du cabinet de ce matin.

(*Il ſe frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne ſera pas dit qu'un obſtacle auſſi ſot aura retardé nos plaiſirs.

LE COMTE (*à part*).

Maſſacre, mort, enfer!

FIGARO, *la conduiſant au cabinet.*

(*Bas.*) Il jure. (*Haut.*) Preſſons-nous donc, Madame, & réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai ſauté par la fenêtre.

LE COMTE (*à part*).

Ah! tout ſe découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à ſa gauche.*

Avant d'entrer, voyez ſi perſonne n'a ſuivi.

(*Il la baiſe au front.*)

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance!

Suzanne s'enfuit dans le pavillon où ſont entrés Fanchette, Marceline & Chérubin.

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE *ſaiſit le bras de Figaro.*

FIGARO, *jouant la frayeur exceſſive.*

C'EST mon maître.

LE COMTE *le reconnaît.*

Ah ſcélérat, c'eſt toi! Holà quelqu'un, quelqu'un?

SCENE XI.

PEDRILLE, LE COMTE, FIGARO

PÉDRILLE *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'eſt Pédrille. Es-tu tout ſeul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville à étrip cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, & crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de Page que ſur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repouſſe.*

Eh l'animal!

PÉDRILLE.

Monſeigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeller. — Holà quelqu'un; ſi l'on m'entend, accourez tous?

PÉDRILLE.

Figaro & moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier ſignal...

LE COMTE, *montrant le pavillon à ſa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as ſurpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous tous, mes vaſſaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez ſur la vie.

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE *furieux.*

Taiſez-vous donc. (*A Figaro d'un ton glacé.*) Mon Cavalier, répondez-vous à mes queſtions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourrait m'en exempter, Monſeigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *ſe contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'eſt ça parler.

LE COMTE *reprend ſa colère.*

Non, ſi quelque choſe pouvait augmenter ma fureur! ce ſerait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent! Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE *hors de lui.*

O rage! (*se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer! Nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire, quelle eſt la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vîte.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'eſt différent. Une jeune perſonne qui m'honore de ſes bontés particulières.

BAZILE *étonné.*

Ha, ha!

LE COMTE, *vîte.*

Vous l'entendez, Meſſieurs ?

BARTHOLO *étonné.*

Nous l'entendons.

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune perſonne a-t-elle un autre engagement que vous ſachiez ?

FIGARO, *froidement.*

Je ſais qu'un grand Seigneur s'en eſt occupé quelque tems : mais, ſoit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaiſe mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

• La préf... (*ſe contenant.*) Au moins il eſt naïf! car ce qu'il avoue, Meſſieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même de ſa complice.

BRID'OISON *ſtupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE, *avec fureur.*

Or quand le déshonneur eſt public, il faut que la vengeance le ſoit auſſi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST juſte.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE *parlant dans le pavillon & attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

TOUS vos efforts ſont inutiles; vous êtes per-

due, Madame; & votre heure eſt bien arrivée! (*il ſort ſans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union auſſi déteſtée...

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon Page?

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE, *hors de lui.* (*à part.*)

Et toujours le Page endiablé! (*A Chérubin.*) Que feſiez-vous dans ce ſallon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant ſon juge l'infâme qui m'a deshonoré.

BRID'OISON.

C'eſt Madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a parguenne, une bonne Providence; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE *furieux.*

Entre donc!

(*Antonio entre.*)

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

VOUS allez voir, Meſſieurs, que le Page n'y était pas ſeul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon ſort eût été trop cruel, ſi quelqu'âme ſenſible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

ALLONS, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en ſortir, puiſqu'on ſait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.*

La petite couſine!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO *ſe retourne & s'écrie.*

Ah palſembleu! Monſeigneur, il eſt gaillard de me choiſir, pour montrer à la compagnie que c'eſt ma fille qui cauſe tout ce train-là!

LE COMTE, *outré.*

Qui la favait là-dedans?

(*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au devant.*

Permettez, Monfieur le Comte, ceci n'eft pas plus clair. Je fuis de fang froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-auffi trop embrouillée.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, & fortant.*

NE craignez rien, Madame, il ne vous fera fait aucun mal. J'en répons. (*Il fe retourne & s'écrie.*) Marceline!...

BAZILE.

Ha, ha!

FIGARO, *riant.*

Hé quelle folie! ma mère en eft?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi ? La Comteſſe...

SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZANNE.
SUZANNE, *ſon éventail ſur le viſage.*

LE COMTE.

... AH! la voici qui ſort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Meſſieurs, que mérite une odieuſe...

SUZANNE *ſe jette à genoux la tête baiſſée.*

LE COMTE.

Non, non.

FIGARO *ſe jette à genoux de l'autre côté.*

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

MARCELINE *ſe jette à genoux devant lui.*

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

TOUS *se mettent à genoux, excepté Brid'oison.*

LE COMTE, *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent!

SCENE XIX *& dernière.*

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

AU moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la Comtesse & Suzanne.*

Ah, qu'est-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi c'è-est Madame.

LE COMTE *veut relever la Comtesse.*

Quoi c'était vous, Comtesse? (*d'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon bien généreux..

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *non, non*, à ma place; & moi

pour la troiſième fois d'aujourd'hui, je l'accorde ſans condition.

(*Elle ſe relève.*)

SUZANNE *ſe relève.*

Moi auſſi.

MARCELINE *ſe relève.*

Moi auſſi.

FIGARO *ſe relève.*

Moi auſſi; il y a de l'écho ici!

Tous ſe relèvent.

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruſer avec eux; ils m'ont traité comme un enfant!

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, Monſieur le Comte.

FIGARO, *s'eſſuyant les genoux avec ſon chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un Ambaſſadeur!

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE.

C'eſt Madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponſe lui en eſt bien due.

(*Il baiſe la main de la Comteſſe.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourſe à Figaro & le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encor une dot.

FIGARO, *frappant la bourſe dans ſa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher !

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je ?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans ſon ſein & le jette à terre.*

La jarretière? Elle était avec ſes habits; la voilà.

LES GARÇONS *de la noce veulent la ramaſſer.*

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre & dit :*

Que celui qui la veut, vienne me la diſputer.

LE COMTE *en riant, au Page.*

Pour un Monſieur ſi chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain ſouflet de tantôt?

CHÉRUBIN *recule en tirant à moitié ſon épée.*

A moi, mon Colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'eſt ſur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font juſtice!

LE COMTE, *riant.*

C'eſt ſur ſa joue? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma chere Comteſſe?

LA COMTESSE *abſorbée revient à elle & dit avec ſenſibilité.*

Ah! oui, cher Comte, & pour la vie, ſans diſtraction, je vous le jure.

LE COMTE, *frappant ſur l'épaule du Juge.*

Et vous, Don Brid'oiſon, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, Monſieur le Comte?... Ma-a foi, pour moi je-e ne ſais que vous dire : voilà ma façon de penſer.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étais pauvre, on me mépriſait. J'ai montré quelque eſprit, la haine eſt accourue. Une jolie femme & de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Eſt-il poſſible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, *ſaluant les Spectateurs.*

Ma femme & mon bien mis à part; tous me feront honneur & plaiſir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. (Air noté.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme ſuperbe;
Que de biens pour un époux!
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque ſot ſerait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait ſon parti.

FIGARO.

Je le ſais...

(*Il chante.*) Gaudeant bene nati.

BAZILE.

Non...

(*Il chante.*) Gaudeat bene *nanti.*

SUZANNE.

II. COUPLET.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante, & chacun rit;
Que ſa femme ait un caprice,
S'il l'accuſe on la punit.
De cette abſurde injuſtice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. . . . . . Bis.

FIGARO.

III. COUPLET.

Jean Jeannot jaloux riſible,
Veut unir femme & repos;
Il achete un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout eſt mordu;
Hors l'amant qui l'a vendu. . . . . . Bis.

LA COMTESSE.

IV. COUPLET.

Telle eſt fière & répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari;
Telle autre preſque infidelle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! eſt celle

Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. . . . . . .Bis.

LE COMTE.

V. COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. . . . . . Bis

MARCELINE.

VI. COUPLET.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor,
Vaut souvent son pesant d'or. . . . . Bis.

VII. COUPLET.

Par le sort de la naissance,
L'un est Roi, l'autre est Berger;

Le hazard fit leur diſtance;
L'eſprit ſeul peut tout changer
De vingt Rois que l'on encenſe,
Le trépas briſe l'autel;
Et Voltaire eſt immortel. . . . . . Bis.

CHÉRUBIN.

VIII. COUPLET.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. . . . . Bis

SUZANNE.

IX. COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon;
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon.
Ainſi la nature ſage
Nous conduit, dans nos deſirs,
A ſon but, par les plaiſirs . . . . . Bis.

BRID'OISON.

X. COUPLET.

Or Meſſieurs la Co-omédie
Que l'on juge en cè-et inſtant;

Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime il peste, il crie;
Il s'agite en cent fa-açons :
Tout fini-it par des chansons. . . . . Bis.

BALLET GÉNÉRAL.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

NOTES

—

Page 41. — *Le philosophe Babouc.* Voir celui des romans de Voltaire qui est intitulé : *Le Monde comme il va.* Beaumarchais fait allusion ici aux éclaircissements que le philosophe Babouc tira d'un soldat sur les causes de la guerre. « Par tous les dieux, dit le militaire, je n'en sais rien : ce n'est pas mon affaire ; mon métier est de tuer et d'être tué, pour gagner ma vie : il n'importe qui je serve. »

P 42. — *Ursulines.* Communauté religieuse où l'on n'agréait que des filles ou des femmes veuves.

P. 50. — *Juste.* Corsage à basques et à manches courtes, que les paysannes portaient sur une petite jupe.

P. 133. — *Amadis.* Manchette volante qui s'ajuste sur le poignet.

P. 173. — *Gourde.* Expression inusitée désignant l'inertie douloureuse qui est la conséquence d'une chute ou d'un heurt contre un corps dur. On dit habituellement : *Avoir les doigts gourds.* Ce dernier

mot, d'où sont venus dégourdir, engourdir, est tiré du latin *gurdus*, sot, lourd.

P. 237. — *Je* LA *fuis devenue*. Les éditions qui ont suivi celle de 1785 (*Paris*, Ruault, sans gravures, sur laquelle est donnée la présente), notamment celle de Gudin (*Paris*, 1809), n'offrent plus cette leçon. Elles portent *Je* LE *fuis*, etc., selon la règle observée ailleurs par Beaumarchais.

P. 238. — *Ils font broder jusqu'aux soldats*. Pour l'intelligence de ce passage, il suffit de se rappeler que peu d'années avant la Révolution française, Hoche, alors sergent aux gardes-françaises, brodait des gilets d'officiers. Il partageait ces travaux d'aiguille avec un de ses camarades devenu plus tard, comme lui, l'une de nos gloires militaires.

Achevé d'imprimer

LE 15 OCTOBRE MIL HUIT CENT SOIXANTE-DOUZE

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

3 2044 019 362 04

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

3913966 3754354

CANCELLED

MAY 17 '72 H JUN 14 '72 M

CANCELLED

7407073

MAR 13 1982

WIDENER

SEP - 9 1997

APR - 9 1997

CANCELLED